U d'/ of Ottawa
39003002825148

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/quelqueshommes00duva

MAI 11 1970

Quelques Hommes

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.

Nouvelle Collection
" Voie merveilleuse "

JEAN LORRAIN

Quelques Hommes

ORNÉ

DE 30 ILLUSTRATIONS
PHOTOGRAPHIQUES

LIBRAIRIE NILSSON. — PER LAMM, SUCCESSEUR
7, rue de Lille, Paris.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
uOttawa

CT
119
D89
1903

LE PRINCE PIETAPOSA.

LE PRINCE PIETAPOSA

I

UN SOIR AU MUSIC-HALL.

C'était dans l'avant-scène du Cercle. Ils étaient trois habits noirs, venus pour les débuts d'une professionnelle, une assez jolie fille qui, des nuits de chez Maxim's et des cinq heures aux Acacias, venait de s'échouer sur la scène de ce music-hall; et les clubmen très amusés escomptaient d'avance les gaucheries et les terreurs de la débutante dans sa cage aux lions (on savait Méry Gabston taffeuse en diable, elle n'avait jamais pu monter ailleurs qu'au manège, ce qui l'avait brouillée avec d'Arcy-Fryleuse, sportsman enragé, qui n'avait pu supporter, chez une maîtresse, cette crainte irraisonnée du cheval). Qu'allait-elle donner en public sous les diamants loués pour la circonstance, une fois enfermée, entre les hautes grilles

dorées de la cage, avec les fauves du dompteur Buckler, le Buckler des fêtes foraines réduit à louer sa ménagérie et à prêter ses lions aux caprices d'une fille et cela par les déboires de l'Exposition ?

« Bah ! on va nous fournir des fauves préalablement cuisinés d'avance, abrutis d'opium ou de... manipulations. Et morphine et caresses savantes, Méry s'en charge, son dernier amant est mort ataxique. — C'est vrai, ce pauvre Saint-Estephe, dans un sanatorium d'Allemagne. Ses sœurs l'avaient fait interdire, et ne lui ont même pas accordé l'hôtel de Paris, à Monte-Carlo, ou l'hôtel de Russie, à Menton. — Pauvre de nous ! — Oh ! moi, je donne raison à la comtesse de Nauplies, trop d'infirmités déjà affligent la Côte d'Azur. C'est navrant, quand on va là-bas, en février, d'avoir à éviter toutes ces petites voitures, où des dévouements en livrée promènent au soleil des agonies refusées par les familles. Le sanatorium ou la maison de santé, moi, je ne connais que çà, nous devons avoir la pudeur de nos déchets. On enterre bien les cadavres, on doit dérober toutes les décompositions aux regards. Il y a des sœurs de charité, que diable ! il faut bien que le catholicisme serve à quelque chose. »

Maintenant la veulerie des propos éreintés traînait sur le conseil judiciaire infligé à la comtesse de la Nerthe par un frère, à la fin, énervé d'avoir à payer les échéances du comte. Deux plastrons blâmaient la décision prise, l'autre l'approuvait ; un quatrième arrivant déclarait qu'il se contenterait, lui, des trois millions de rentes du jeune ménage ; et puis le dernier scandale d'un autre couple du faubourg était conté, l'aventure à surprise d'un collier de fabuleuses perles acheté en double. La femme légitime avait eu les moins belles, naturellement, et la maîtresse les plus précieuses ; une note présentée à la jeune femme en l'absence du comte par le joaillier avait révélé le pot-aux-roses. Maurice Donnay s'était inspiré de l'incident pour une pièce.

Sur scène, six monstrueux éléphants noirs évoluaient. Merveilleux, gigantesques, la largeur de leurs fronts timbrée de couronnes d'or, qui leur faisaient autant de diadèmes, on eût dit de millénaires idoles de pagodes hindoues, tout à coup animées par un geste du dompteur. Quand les six pachydermes s'avançaient de front sur le public, en nouant et en balançant tour à tour la souplesse de leurs trompes,

on évoquait inconsciemment les symboliques frises d'animaux admirés, l'été dernier, dans l'escalier souterrain du Phnom ; et c'était en vérité comme un monumental morceau d'architecture abolie qui, lent et majestueux, processionnait et tournait en rond dans les six corps pesants, et pourtant si légers des animaux savants.

Sanglé dans un dolman de prince madgyar, la blancheur de porcelaine du plastron illuminée des feux de trois diamants énormes, le dompteur manœuvrait au doigt et du bout à peine effleurant de sa cravache ce frontispice ambulant de temple cambodgien.

D'une voix monocorde et lassée les quatre clubmen causaient maintenant d'un chantage éclaté le soir même, dans le monde du haut commerce des rues du Sentier, d'Uzès et d'Aboukir, et de la fin tragique d'un pauvre bonhomme de soixante ans, terrorisé par les menaces de deux misérables contre lesquels la police n'avait même pu sévir. Du dompteur et de ses éléphants, ces messieurs ne se souciaient guère : c'était l'heure du ballet, ils étaient là pour les diamants de Viane de Sorgy, dépouilles opimes, cette fois, disait-

La femme émergeait enfin, nue d'un merveilleux manteau de soir. (P. 18.)

on, de l'Angleterre... « Un prince du sang ! — On le dit ! — Moi, je leur aurais cassé la tête à ces misérables, on a toujours un revolver. — A propos de chanteur, connaissez-vous le maître du genre et de la clef de sol ? alors regardez en face, dans cette avant-scène. »

Un homme venait d'y entrer. Très grand, la taille merveilleusement mince et souple dans la cambrure exagérée de l'habit noir, musclé pourtant, comme l'attestait la vigueur des mains qu'il venait de poser sur le bord de la loge ; des mains d'aventuriers aux doigts spatulés et forts qu'aucun bijou ne dénonçait aux regards ; la tête classique et d'une régularité presque irritante était celle d'une étude italienne. C'étaient sur les dents de nacre les lèvres ciselées de corail rouge et les moustaches d'un noir brillant d'un prince napolitain ou d'un modèle de Florence ; mais les yeux s'alanguissaient de cette ardeur passionnée et lasse, propre aux races du Midi. Sauf les cheveux noirs trop lustrés et pommadés, l'homme était d'une élégance impeccable ; une femme l'accompagnait, une Italienne comme lui à en juger par son type sinueux et morbide de brune cruelle.

C'étaient les mêmes lèvres rouges, la même pâleur

mate, le même front entêté, étroit et bestial sous les grappes savamment ondulées des cheveux noirs ; mais la flexibilité de la taille et du cou ravissait. Avec des ondulations de vipère, la femme venait de glisser et émergeait enfin nue d'un merveilleux manteau de soir; elle s'asseyait maintenant. « Elle a de bien belles perles ! hasardait, après un coup de lorgnette un des quatre habits noirs. — Et de plus belles émeraudes, était-il riposté, avez-vous regardé ses prunelles ? La marquise a les plus splendides yeux verts et le rare est que les cils en sont noirs ; d'ailleurs ils sont gris le matin, ce sont des yeux d'eau changeante. — Elle est marquise ? — Comme il est prince. Le couple se vaut, elle sera peut-être duchesse demain. — Pas mariée alors ? Bah ! ils le seront peut-être cet hiver à Nice, quoique Nice soit bien près d'ici. Pour les besoins de la cause ils sont tour à tour mari et femme, frère et sœur ou amant et maîtresse, cela dépend du ponte; ils opèrent quelquefois tous deux, Cosmopolis et Babylone, tout arrive en Orient. Vous avez lu les « Mille et une nuits », du docteur Mardrus ? — Vous nous intriguez de Folz, n'empêche qu'elle n'ait de bien beaux bijoux. — Bah ! ils sont peut-être faux ce soir, l'endroit est

plutôt canaille. » Et les trois autres intrigués : « Mais enfin qui sont-ils ! — Elle, qu'importe, une comparse ; mais lui c'est la cheville ouvrière, l'âme de l'association, comment vous ne le connaissez pas Pietaposa, le prince Luidgi Pietaposa, ça ne vous dit rien, ce nom-là ? Il est vrai qu'il travaille plutôt à l'étranger, et vous, quand vous êtes allés à Nice !... »

Les trois hommes étaient devenus rêveurs. Pietaposa. Le nom en effet, comme une traînée de poudre, rappelait aux uns comme aux autres de vagues scandales de clubs et de boudoirs.

Pietaposa, et c'étaient de fabuleuses parties de baccara au cercle de Palerme et à l' « Amicitia », pendant la saison de Florence. Il était précédé partout par une réputation de chance insolente, et les villes d'eau du Tyrol autrichien avaient, il y a deux ans, retenti de ses exploits d'heureux joueur. Des duels, non moins heureux (car c'était une des plus fines lames des salles d'armes de Milan), avaient toujours tenu en respect les médisants ; mais de Vienne à Budapest et de Naples à San Remo, les gens prudents évitaient de s'asseoir à sa table.

Beau comme un dieu, il avait été, presque enfant,

aimé par une reine en exil, une majesté plutôt mûre qui avait bercé « el cherubino » sur ses genoux ; et, par un juste retour des choses d'ici-bas, lui, à son tour, avait, dit-on, tenu sur ses genoux, pas plus tard que le dernier hiver, une jeune infante, la fille même de son éducatrice. D'ailleurs, pour les femmes comme pour les cartes, il s'était toujours bien battu. On voyait facilement le fil de son épée, plus rarement la monnaie de ses billets de banque. On l'accusait de quelques poufs fameux sur la « Riviera », mais à son honneur, il existait de par les villes du littoral un écumeur de tripots qui possédait avec Pietaposa une malheureuse ressemblance : un Sosie compromet toujours son homme. Du Sosie la police avait fait justice, et les maisons centrales de Nice et de Turin avaient gardé, pendant des mois, Angelo Caracole, Italien comme le prince et payant de mine comme lui ; mais, si un Sosie compromet, un Sosie est aussi un alibi. Bref, de toutes les vagues et contradictoires aventures tourbillonnant autour du nom du prince, s'établissait une atmosphère de galanterie louche, de fortune équivoque et, pourtant, de chevalerie qui, peu à peu, avait allumé les yeux et aiguisé le sourire

Elle a de bien belles perles! hasardait, après un coup de lorgnette, un des quatre habits noirs. (P. 18.)

des quatre hommes maintenant attentifs aux attitudes du prince Pietaposa.

Fluide et mince comme un verre opalisé de Venise sous les satins et les brocarts blancs d'un idéal travesti, Viane de Sorgy promenait sur scène la candeur de sa gaucherie, la timidité peureuse de ses gestes et la parfaite ressemblance d'un fameux portrait d'homme de Van Dick, « l'archiduc à la houlette, » que les Romanoff détiennent au Musée de l' « Ermitage ». Cette ressemblance, on avait d'ailleurs tout fait pour l'accentuer. Le costume avait été copié, tons sur tons et plis sur plis, sur celui du portrait; c'était le même justaucorps broché de roses d'argent et, sur le grand manteau d'un mauve lunaire, drapant somptueusement la sveltesse de la femme, le Grand cordon bleu en sautoir mettait en valeur l'eau étincelante de diamants qui révolutionnaient Paris.

L'affabulation du ballet mettait en scène les aventures d'un jeune lord anglais, timide et peureux des femmes, qu'un caprice de Georges II envoyait à la cour de Louis XV en plein Versailles et en plein Louveciennes, pour qu'il s'y déniaisât et perdît enfin ce que les Anglaises ne lui avaient pas pris.

C'était, transposée au théâtre, l'aventure même de Louis XV adolescent au château de Chantilly. Un essaim de belles filles déshabillées en marquises et en duchesses menait gaiement la ronde autour du jouvenceau; et, parmi la folle équipée de toutes ces bouches et toutes ces gorges offertes, le jeune lord apportait une maladresse, un effarement comique, une angoisse frissonnante d'autant plus piquante, que ce coquebin de toutes les pudeurs et de toutes les transes était Mlle de Sorgy.

La salle s'amusait énormément aux dangers courus par la vertu du jeune lord, et l'avant-scène du Cercle l'avait honoré, un moment, d'œillades et de petits sourires, mais le Pietaposa les intriguait.

Le prince s'était levé pour suivre à la lorgnette les jeux de scène de la demi-mondaine; elle ne jouait pas. C'était exquis, cette timidité était naturelle.

Comme les quatre clubmen cherchaient à se remémorer, chacun dans ses souvenirs, une histoire précise sur ce diable d'homme : « Voyons, et la mort de la duchesse de Frécourt, la fille de Nathan Raylberg, son suicide dans la misère, à bout d'expédient, dans la détresse des poursuites, des saisies et de l'hôtel

vendu, sans que Raylberg ait consenti à intervenir, lassé, lui aussi, depuis cinq ans de payer les dettes, tout ce désastre, vous n'en connaissez pas l'auteur ? mais le voilà, c'est Pietaposa, c'est lui ! — Alors, il était son amant ? — Parbleu ! — Mais, c'est toute une histoire. — Un drame. Si vous voulez bien, je vous le conterai tout à l'heure, chez Durand, en cabinet. L'avant-scène d'à côté a les oreilles ici.

II

UNE NUIT CHEZ DURAND.

Et quand les quatre hommes se furent attablés devant huit douzaines d'huîtres, Natives et Ostendes mêlées, les rideaux des fenêtres une fois bien tirés, d'Esshuard de Brides, le plus âgé de la bande, dont les cheveux près des tempes commençaient à se poudrer : « Je ne vous raconterai pas son histoire, je serais bien embarrassé de vous la dire et ce serait peut-être long, mais je connais quelques beaux coups d'audace du sire, un ou deux, pas plus, mais suffisants pour bien camper le personnage, mes annotations de voyage, les menues remarques personnelles que j'ai pu faire sur l'individu, au cours de diverses rencontres, à l'étranger surtout ; car, si je suis resté un grand

pécheur, j'ai été encore un plus grand voyageur. — Le besoin de changer de climats. — Et de maîtresses. — D'imbéciles surtout. A l'étranger on a beau posséder la langue, mille finesses de la conversation vous échappent et c'est autant d'idioties et d'énervements que l'on s'évite. Ne pas comprendre les propos d'un voisin de table au cabaret et les réflexions stupides de la foule dans la rue ou dans un Musée! avez-vous jamais réfléchi, messieurs, combien cette incompréhension de la sottise ambiante pouvait alléger le poids des heures et éclaircir un horizon? La vie est très facile, je vous assure, à l'étranger. — Tu ne t'ennuies jamais seul? ricanait de Clarens. — Seul, non, mais par contre les autres m'ennuient presque toujours. C'est aussi votre cas? — Mais oui, pouffait le jeune Gamard, un des « fils à papa » les plus épanouis de l' « Impérial » et des « Mirlitons », — et, tournant vers les trois autres la jovialité de sa face, d'Esshuard de Brides est dans ses bonnes. Je crois, messieurs, que ça va être un peu long. » A quoi l'interpellé, repoussant son assiette et faisant signe au maître d'hôtel pour le consommé froid à la Reine : « Henri, du clos-vougeot et du vin de la Moselle, nous

ferons des mélanges, ce soir. » Et, très courtois, avec un demi-salut esquissé vers les autres : « Vous désirez du style télégraphique ? A vos ordres, parfaitement. Par ordre de dates, vous y êtes ? Voyons, voyons, nous sommes en dix-neuf cent... » Et, comme parlant tout haut ses souvenirs : « En quatre-vingt-huit, c'est cela, le Pietaposa doit avoir trente-cinq ans. Il en paraissait alors vingt-deux, c'est bien cela en quatre-vingt-sept ou quatre-vingt-huit, à Florence, pendant la saison.

« Je le rencontre aux Cascines, dans le landau armorié de la reine de Galice, la grosse reine de Galice, qu'ont faite expulser, par son peuple, l'incapacité de ses ministres et l'audace de ses favoris. Toute déchue qu'elle fût, Mercédès Conceptione recevait encore une pension annuelle de trois millions et joyeusement, en déclassée de la couronne, promenait alors son exil à travers les capitales de l'Europe et toutes les villes où l'on s'amuse. Florence la possédait ce printemps, elle, les quelques favoris ordinaires les trois Infantes et même l'Infant, qui remonta plus tard sur le trône. Toute une petite cour bruyante, parée et chamarrée de Nice, où elle avait passé l'hiver,

était venue la rejoindre à Florence, d'où elle gagnerait Paris au printemps. Les Majestés en rupture de royaume ont cela de commun avec les courtisanes qu'elles font les villes dans leur saison.

« Le Pietaposa, beau comme une fleur qui serait homme, ornait les coussins du landau royal. En face de lui se prélassait la grosse reine déjà bedonnante, sanglée dans une de ses robes de couleur violente, dont l'Espagne a le monopole. Elle trônait la mantille nationale fixée par une rose rouge dans les cheveux, très carnavalesque en somme, et près de la reine, jolie et fine, un profil d'ambre sous des cheveux noirs aux luisances de satin, une des Infantes.

La robe lustrée des chevaux bai cerise, la livrée éclatante, le luxe agressif et brutal du harnais, le groupe du jeune homme et des deux femmes, tout m'intéressa. Je m'informais, j'avais reconnu la grosse Altesse. A Florence, aux Cascines, tout le monde se salue, se sourit, se connaît ; ce sont des Acacias plus intimes et, quiconque y porte un nom, le peuple se le montre au doigt.

« Le jeune homme assis était le prince Luidgi Pietaposa. Il s'émanait de sa beauté un tel rayon-

nement de jeunesse et d'assurance que j'avais cru un moment à la présence de l'Infant lui-même, à Don Pedro Allonzo d'Hiberia. « Le prince des Asturies est souffrant, m'était-il répondu, mais ce jeune homme est son intime, ils ne se quittent pas. La reine de Galice l'a attaché à la personne de son fils, c'est le favori du jour. La Reine, l'Infant, les Infantes elles-mêmes, tout le monde ici aime le prince Pietaposa. « Quanto bello ! » « Il est si beau ! » ajoutait mon interlocuteur avec une idôlatrie tout italienne.

« Mais le soir, au Cercle des Étrangers et au Palais Fontebuoni, chez la comtesse Davantzina, j'eus et des renseignements plus précis et des détails de circonstance. Le jeune Pietaposa n'était pas que l'ami du fils, la reine étendait jusqu'à lui son affection maternelle et de plus intimes complaisances. Les jours suivants le bruit public me confirmait ces indiscrétions. La liaison affichée de la grosse Majesté et du jeune prince italien était le scandale dont pouffait, cette année-à, toute la société florentine : on l'appelait couramment « le péché de la Reine ». Avec la chaleur de tempérament, qui l'a rendue fameuse à travers toute l'Europe, et le flair aiguisé de son expérience, la reine de

Galice avait accueilli immédiatement cette fleur en bouton : pas de loge à l'Opéra, pas de promenade aux Cascines où à la villa Boboli, pas de visite aux Uffizi, sans la présence auprès de la reine de son péché chéri.

« Le Pietaposa, lui, se laissait aimer. « Un Napo-« litain, déclaraient avec un haussement d'épaules, « les autres hommes consultés, ça va de soi « Naples, c'est la prostituée de l'Italie, tous y sont « princes et aucun gentilhomme. Napolitain, ruf-« fiane, lazzarone ou catin ! »

Le favori de la reine était désavoué par la ville du Dante ; on l'accueillait et on lui faisait fête pourtant. Plus que partout ailleurs, la beauté règne en souveraine à Florence ; trop de souvenirs de chefs-d'œuvre y hantent les cerveaux ; ces gens-là ont Botticelli, le Benvenuto et Léonard dans les sens et dans le sang, et le Pietaposa (vous l'avez vu tout à l'heure), ressemblait alors à un saint Georges du Carpaccio ou à un saint Sébastien du Sodoma.

« Mais l'auguste amante ? Quel effondrement de chairs sous ses plastrons de satins et de jais et quelles chairs boutonneuses, soulevées partout comme une

peau d'orange, et dénonçant des rougeurs des joues à celles de la nuque, l'orage et l'ardeur du tempérament.

« C'est bien une maîtresse pour un Napolitain, « déclarait, en riant, la marquise Pepoli. C'est un « volcan, « el povero caro » n'a pas changé de pays, « il fait toutes les nuits l'ascension du « Vésuve. »

Je quittais Florence et le couple en pleine lune de miel, non, en pleine éruption. Ce fut ma première rencontre avec cet homme intéressant : elle date au moins de douze années. C'étaient les débuts du prince dans les cours d'Europe. Deux ans plus tard, ayant retrouvé la marquise Pepoli à Paris, je m'informai des illustres amants. « Cela a duré encore six mois après « votre départ, me fut-il répondu, et puis cela a fini « comme cela devait finir, par la disparition de quel- « ques diamants. Un beau matin, la reine constatait « qu'il manquait dans son écrin une rivière de famille « et quelques perles, quatre-vingt mille francs au bas « mot, que Pietaposa doit encore à la Galice; la police « intervint, mais la reine d'elle-même fit arrêter les « poursuites. L'entourage était plutôt sujet à caution ; « les joyaux heureusement, n'appartenaient pas à la « Couronne ; il n'y eu pas d'incident diplomatique, il

« n'y en eut même pas de judiciaire : il y a des cas où « cela est plus prudent. »

— Et depuis ? interrogeait Gamard.

« Depuis, j'ai retrouvé trois ou quatre fois, dans diverses postures, non, dans divers avatars, le beau Napolitain. Ce fut d'abord à Corfou, vers 1891, oui, en janvier 1891, il était à bord du yacht de l'archiduc Otto et voyageait avec l'illustre toqué, lui et quelques seigneurs de moindre importance, cueillis par l'Altesse au cours de ses errances à travers les mers. L'archiduc Otto ! Vous connaissez le prince héritier d'Illyrie qui a renoncé au trône et, du vivant même de l'empereur, a solennellement abdiqué en faveur de son cousin pour se livrer tout entier à la passion de la navigation et de l'astronomie ? Il découvre des constellations inconnues et des poissons nouveaux. — Et le Pietaposa, il l'avait découvert à quel titre ? interrompait l'incorrigible Gamard. — L'Histoire ne le dit pas. L'archiduc Otto est un exalté, mais c'est aussi un artiste. Je suis sûr qu'il avait le Pietaposa à son bord comme un bibelot précieux, une statue rare ou un beau portrait ; l'équipage de la « Yungfrau » offrait alors les spécimens les plus accomplis du littoral

méditerranéen. Il y avait des matelots turcs, des Grecs, des Siciliens, des Espagnols, et jusqu'à des pitchoun de Marseille. L'archiduc Otto est l'homme de toutes les fantaisies, ces Mittelbach ! D'abord c'est de famille; on n'a pas impunément un Louis II de Bavière dans ses consanguins. D'ailleurs esthétisme purement cérébral, jamais un soupçon n'a effleuré l'archiduc. C'est le mari le plus fidèle et l'archiduchesse Gisèle n'a jamais pleuré. — Et le Pietaposa dans tout cela ? — Le Pietaposa était à Corfou parce que la « Yungfrau » y avait fait escale. L'archiduc avait tenu à saluer sa cousine, l'impératrice de Hongrie, qui y passe tous ses hivers. — Et le Pietaposa était reçu chez l'impératrice ? — Parfaitement, dans l'ombre de l'archiduc. Ah ! l'aigrefin a de l'entregent, plus que de l'intrigue, de la souplesse, plus, de l'audace, une race énorme avec cela ! — Pas dans les mains. Vous avez vu ces éclanches ? — Dans l'allure et dans la vie, ce qui est un autre atout dans son jeu. La preuve est qu'il força l'entrée des salons et des clubs de Vienne, et la noblesse autrichienne est demeurée méticuleuse et sensible de la bouche par ces temps de veulerie et de lâchez-tout universel. — Quelques scandales de club

à Vienne ? — Non, heureux joueur et beau joueur. Quelques duels, mais pour des femmes ; une liaison affichée avec une danseuse et le sujet d'Opéra, là-bas, c'est le « nec plus ultra », la crème, bref la situation la plus en vue, la plus assise. — Eh bien, alors ? — La débâcle commence en 1893, à Ems.

« Le Pietaposa y accompagnait en cavalier servant la grande-duchesse Sophie de Meinichenge, cette jolie blonde pas toute jeune qui promenait cet hiver, à travers les ministères et les réceptions officielles, le tragédien Chastenay Dosan et le peintre Dario de la Psara. La grande-duchesse avait alors sept ans de moins, et, moins connue, moins démodée aussi par tant de séjours dans les Ritz et Bristol Hôtels de tant de capitales, la blonde Altesse était alors au début de longues et fantasques absences de six mois qu'elle fait tous les ans, loin du duché et du palais conjugal : la plus honnête femme du monde au demeurant, mais pas cousine pour rien, non plus, des Mittelbach. — Alors il ne changeait pas de famille, le Pietaposa ? — Oui. Il a surtout cultivé les déplacements d'Altesses. Rien ne pose comme de soi-disant liaisons royales. — Les bourgeoises suivent. — Les parvenues surtout.

Une société de cuistres rampe à genoux devant tout ce qui a blason. — Une époque des domestiques. — A qui le dites-vous ! Les peuples se révoltent, et tous les républicains sont maîtres d'hôtel ; voyez les Suisses ! — D'ailleurs, on n'est bien servi maintenant qu'à l'auberge. — Et on ne mange plus qu'au cabaret. — Résultat : toutes les Altesses démissionnent. L'impératrice de Hongrie vit à Corfou, la reine Nathalie à Biarritz, la reine de Galice à Monte-Carlo, le roi de Finlande à Aix-les- Bains et le roi Oloran au tripot. — Mais la grande-duchesse ? Vous vous égarez, d'Esshuard. — En effet ; mais vous permettez. Très altérantes, ces biographies de Majestés en vacances. Si nous changions un peu nos vins ? Henri, une Saint-Marceaux pour ces messieurs et moi, et du Rœderer pour M. de Clarens, qui n'en supporte pas d'autre. »

Et quand le maître d'hôtel eut servi les coupes de cristal taillé et fait sauter les capuchons dorés des bouteilles :

« L'aventure de la grande-duchesse Sophie et du Pietaposa ! Elle a été plutôt ridicule. L'Altesse ne sortait que flanquée du bel Italien, très en cour, trop endiamanté, des perles dans toutes ses cravates et des

bagues à tous les doigts. Il s'est calmé depuis et sans la cambrure accusée de l'habit, serait tout à fait correct; mais on ne peut trop demander à un Napolitain. Napolitain, il l'était alors outrageusement dans ses allures et dans sa mise, bellâtre et arrondi d'attitude et de gestes, trop campé, trop souple et trop frisé, avec des œillades incendiaires et des sourires de langueur, un vrai ténor, et compromettant à plaisir cette pauvre grande-duchesse. Elle se laissait aimer, non courtiser et vivre, toute à la vanité d'avoir enchaîné ce phénomène à sa daumont et toute au plaisir esthétique de le voir. Le Pietaposa, d'ailleurs, payait royalement les collations et les promenades offertes, tenait table ouverte à la Restauration du parc et perdait et gagnait à la partie du Kursaal, comme un vrai grand seigneur; la duchesse Sophie, élevée dans l'économie de sa petite cour allemande, n'en croyait pas ses yeux de Gretchen. Pietaposa l'éblouissait. Mais il y eut le revers de cette éclatante médaille, et, un beau matin, le sigisbée magnifique présenta la note à l'Altesse. »

III

COUPS NULS

« Et cette note ? gouaillait de Clarens. — Ce fut, un beau matin, dans l'appartement que la Grande-Duchesse occupait à l'hôtel Hémerg, la brusque irruption du prince. Blême, la figure défaite avec des yeux meurtris et fous de désespoir, beau comme un archange foudroyé dans l'égarement de tout son être, le prince insistait étrangement pour voir Son Altesse ; les femmes de chambre hésitaient, Son Altesse était encore au lit. « Dix heures du matin ! Son Excellence n'y songeait pas. » Mais le Pietaposa insistait encore, il y allait de sa vie, de son honneur. Sa pâleur et son émotion intéressaient jusqu'aux filles de chambre, bref, elles se décidaient à réveiller

Le prince s'était levé pour suivre à la lorgnette les jeux de scène de la demi-mondaine. (P. 24.)

la duchesse et laissaient un moment « questo povero Luidgi » dans le boudoir encombré de fleurs... toute une avalanche de liliums et de roses blanches qu'il avait envoyée la veille. Tous les deux jours, en sigisbée de race, il fleurissait l'appartement de son flirt.

Le temps de se jeter en bas de son lit et de s'insinuer dans un peignoir, et, tout écumante de soie pâle et de dentelles, les bras et les épaules passées au vaporisateur, la Grande-Duchesse Sophie pénétrait dans le boudoir.... Qu'y avait-il, que voulait-il ? Elle voulait être rassurée. « Sentez mon cœur, comme il bat, vous m'avez tout émue..., etc. »

Nous écririons tous la scène. La veille, au Kursaall Pietaposa avait joué et perdu. La plus terrible déveine : lui, ordinairement si heureux aux cartes, s'était obstiné, acharné, avait voulu rattraper ses pertes, bref, à quatre heures du matin, il devait au cercle cent mille marks, cent vingt-cinq mille lires de monnaie italienne. Or, voilà deux nuits qu'il perdait déjà. Il n'en avait rien dit, espérant toujours se refaire ; c'étaient deux cent mille marks qui filaient en trois jours ; jusqu'à la veille au soir, il avait pu payer ses différences ; mais

ce matin il était « à quia ». Il lui restait à peine vingt mille marks en portefeuille ; il avait bien ses bagues, ses bijoux, mais quand il en aurait tiré autant chez un brocanteur de la ville basse, ce serait tout le bout du monde ; il manquerait encore plus de la moitié de la somme, il devait avoir réglé avant midi, ou bien c'était l'affichage. Le prince Luidgi Pietaposa était perdu, il n'avait plus qu'à se faire justice, à disparaître, et l'immense scandale rejaillirait sur elle, Son Altesse, et c'était là ce qui le désespérait. Il était de sa suite, on les voyait toujours ensemble, elle serait compromise par le pouff et le suicide de l'homme qui l'accompagnait. Alors il avait perdu la tête, ou plutôt une idée lui avait traversé le cerveau, un éclair : peut-être qu'elle, elle trouverait, elle, si intelligente, si supérieurement bonne, avec sa haute clairvoyance de femme habituée à commander et à gouverner un peuple. Oui, elle trouverait le moyen de le tirer de là, de le sauver. Il était venu à elle comme à un phare, comme à une madone, « la Madonna », et, avec des gestes concentrés, des sanglots dans la voix, il épongeait son beau front moite, hachait son mouchoir à coups de dents et puis s'épongeait encore les

joues, les cheveux et les tempes en attachant sur l'Allemande atterrée de suppliantes prunelles d'homme ou de chien qui se noie.

Et Son Altesse ne disait mot. Elle comprenait trop tard dans quel traquenard elle était prise, le scandale de Pietaposa en l'atteignant la perdait; or, ce qui affolait la pauvre femme, c'est qu'elle ne pouvait sauver ce misérable. Ces Meinichengen sont pauvres; elle avait la plus grande peine à soutenir l'éclat de son nom, payant mal dans les hôtels qui se réclamaient, en somme, de sa présence, cherchant du crédit partout, l'obtenant plus péniblement de jour en jour et, sous le luxe affiché, menant, hélas ! une existence d'Altesse besogneuse et ne la menant justement errante et provisoire de ville en ville que parce que la parcimonie de la liste civile ne lui permettait pas les grandes réceptions à la Cour. Le Pietaposa avait mal pris ses renseignements, il avait tablé sur les apparences. Sauf qu'elle était foncièrement honnête et incapable de battre monnaie de sa beauté et de son nom, la Grande-Duchesse Sophie était presque une aventurière comme lui. Elle recevait vingt mille marks par mois du Grand-Duc et cinq mille de son père, arrivant

par des prodiges d'économie et un arriéré de toujours au moins cinquante mille à faire illusion aux snobs de Lucerne, d'Ems, de Bade et de Biarritz.

Dès les premiers mots de cet homme, la pauvre femme avait senti dans quelles mains affreuses elle s'était laissé prendre. Blanche comme un linge (et sa pâleur n'était pas feinte, à elle), elle rompait enfin le silence : « Je ne peux pas, disait-elle ; j'ai vingt-cinq mille marks à dépenser par mois et nous sommes aujourd'hui le 16, je suis encore ici pour quinze jours je ne peux pas, cela m'est impossible. »

— « Mais votre nom, votre signature, osait hasarder l'Italien, la Résidence avancera tout ce que vous demanderez sur un chèque signé de Votre Altesse. — Emprunter pour vous ! Vous voulez donc me perdre tout à fait, monsieur ? Après les événements de la nuit, tout le monde ici saura pour qui je m'endette. — Ah ! si mes bagues avaient de la valeur ! osait alors hasarder le ruffian, je ne serais pas embarrassé de older ma perte. Une femme qui veut sauver un homme a toujours son écrin. Vous avez un collier. — Sur lesquels les Juifs avanceraient cent mille marks à la Grande-Duchesse Sophie.... Sortez ! monsieur ! » car

Et quand les quatre hommes se furent attablés.... (P. 26.)

elle retrouvait enfin sa race devant tant de bassesse. « D'abord, le voudrais-je, je ne pourrais pas vous sauver. — Les diamants sont faux ? gouaillait l'espèce. — Vous l'avez dit, monsieur. Il y a de dures nécessités dans les existences les plus enviées et chacun a sa croix à porter. »

C'était un coup à refaire. Les événements, le hasard avaient déjoué les caculs de Pietaposa ; la Grande-Duchesse Sophie était honnête et pauvre ; il avait cru à des millions là où il n'y avait que des rentes et sa fatuité avait pris un caprice pour de la passion. Il quittait Ems le jour même et, le lendemain, un chèque de Vienne soldait ses pertes au Kursaal : pertes simulées, car on prétendit qu'il y avait un accord entre lui et les croupiers du Casino ; il fallait bien un prétexte pour extorquer la forte somme à l'Altesse ; la situation gênée de l'allemande l'avait seule empêchée de chanter. — Pas mal combiné ; et vous retrouviez ce fort ténor ? — L'année suivante, en septembre, à Venise, cadre à souhait pour les intrigues et les romans d'aventures et d'amour. Venise est la ville par excellence des aventuriers et des courtisanes, et quel merveilleux décor pour l'homme de la Renaissance qu'est physi-

quement le prince Luidgi. Là, vraiment, le Pietaposa était dans son cadre... Venise! que de songeries grandioses et que de souvenirs! C'est à Venise, d'ailleurs, qu'il devait retrouver, en 98, cette malheureuse duchesse de Freycourt, au moment même de l'embarquement du kaiser pour Jérusalem. Les de Freycourt avaient passé l'été dans le Tyrol autrichien et, d'Insbruck, la curiosité les avait fait descendre en Vénétie pour assister au départ de l'empereur; mais je reviendrai là-dessus.

La première année, où je le retrouvais dans la ville des Doges, Pietaposa était à l'hôtel Danielli avec toute une bande de cosmopolites, d'Américains surtout, les invités de Thomas Van Meisten, le richissime propriétaire des mines de pétrole du Massachussett, dont le yacht mouillait alors dans la lagune morte, entre San Giorgio Major et le quai des Schiavoni. Le millionnaire yankee avait convié toute une équipe de compatriotes et quelques étrangers en plus à une croisière dans l'Adriatique. L'Italien était du nombre, et dans les trois jours l'« Alcyon » devait cingler sur Trieste, et, de là, faire tous les petits ports de l'Istrie... L'Istrie, la Dalmatie, la croisière rêvée avec

ses escales indiquées dans toutes ces petites Venises inconnues et embaumées dans le soleil de l'ancienne mer Tyrrhénienne.

Miss Adda Van Meisten était à bord, et c'est pour cette fabuleuse héritière, quinze à vingt millions d'apport comme entrée de jeu, que le Pietaposa et quelques autres allaient croiser en compagnie de l'odieux parvenu qu'est ce gros Van Meisten ; l'embarquement pour Cythère avec la Toison d'Or au port. Ils étaient là quelques princes italiens et jusqu'à un marquis français, tous souriants, flirtant, vernissés, nickelés, poncés, faisant assaut de grâce et d'élégance autour de l'enfant aux millions, qui ne s'en souciait guère. Miss Adda est une fille pratique, la digne fille de son père; elle encourageait les flirts, mais, au retour de l'expédition, elle a épousé William Harrisson, le fils d'un des plus gros marchands de cochons de Cincinnati. Vous savez, la noblesse est très dépréciée aux Etats-Unis, depuis les derniers mariages, la princesse au Tsigane, le marquis aux procès, etc... — Oui, cela se gâte, New-York hésite et Boston ne veut plus marcher. — Ah! ces bons Yankees sont avant tout hommes d'affaires, ils entendent qu'on

paie comptant à l'alcôve comme au comptoir. — Oui, le mot de Barthnet! — Quel Barthnet? — Barthnet l'éleveur, un des beaux pères les plus convoités là-bas par les beaux-fils de la vieille Europe, une déclaration des plus typiques. — Celle des Droits de l'homme? — Non, des droits du gendre et surtout de ses devoirs. C'est Barthnet qui parle : « M. Poirier est un type essentiellement français, né et élevé pour les marquis de Presles. A New-York, nous voulons bien entretenir un gendre, comme nous payons un employé, mais il doit ses heures de bureau et des égards à la caissière. En Amérique, il ne pousse pas de poires. »

Somme toute, cette fois-là encore, le Pietaposa avait quelque peu raté. — Dame, on ne met pas toujours dans le mille et ce sont les déboires du métier. — Pertes et gains, espoirs et vicissitudes. La pire de toutes, ce fut l'histoire de ses fiançailles au Caire et de son retour à Marseille avec le cadavre de sa fiancée. — Qu'est-ce que cette aventure? — La plus tragique et la plus comique à la fois, Perrette et le pot au lait, le naufrage en arrivant au port... Sans une malencontreuse fièvre typhoïde contractée par la fiancée entre Malte et Palerme, le Pietaposa serait aujourd'hui mil-

lionnaire; qui sait même s'il ne ferait pas avec nous la partie au cercle et ne recevrait pas le faubourg.... Saint-Honoré ? — Oh ! mettons Saint-Germain. Il y a trois ans encore, nous n'étions pas si difficiles, avant l'Affaire, vous vous souvenez ? — N'insistez pas, interrompait Gamard, vous savez que je suis revisionniste de chamailles ? Naturellement, vous flirtez avec la petite, et vous devez bien cela à son snobisme. Noblesse du lac de Genève, elle a droit à ses opinions, elle est étrangère. — Mon cher d'Essdhard ! — Plus un mot, messieurs, intervenait de Clarens, cela va se gâter; voyons, voyons. Au Pietaposa, l'histoire de ce mariage et de cette fiancée. — Oh ! plutôt mûre, la future mariée; le chasseur de dot avait un peu rabattu de ses prétentions, il ramenait cette fiancée du Caire, du Caire où il l'avait connue... Ah ! les longues causeries, le soir, sur la terrasse du Métropole et les lentes promenades sur le Nil entre deux rives de sable fuyant à l'infini, au bercement des rames sur la lourde dahabiée. Cet Italien de Naples a toujours eu l'intuition des décors. Comment voulez-vous qu'une femme un peu femme puisse résister aux séductions d'un flirt dans la douceur de ces climats d'Orient, dans l'atmo-

shpère d'un passé chargé d'orages et d'histoires comme celui de la vieille Egypte, et puis tant de temples à l'horizon, Thèbes et Memphis, le règne de Pharaons, les Sphinx accroupis dans les sables, la mosquée d'Omar, les tombeaux des kalifes et les souvenirs des Pyramides... — Quelle salade ! — Et les yeux de velours et le profil ciselé du beau prince Luidgi pour assaisonner tout cela ! Cette pauvre Mme Homerlon était vaincue d'avance ! — C'était la mère Homerlon, cette grosse mère, mais elle avait bien la cinquantaine. — Mettons la quarantaine sonnée, comment ! vous la connaissez donc ? — Si je la connais ! elle est donc morte ! elle s'est laissée choir ainsi, la pauvre femme ! — En pleine maturité, comme une nèfle. — Gamard ! — La mère Homerlon, la belle Homerlon et ses attelages renouvelés de ceux du duc de Brunswick, ses daumonts à postillon sur la route de Monte-Carlo, ses toilettes abracadabrantes, ses galurins de commère de Revue, et ses diamants de Brésilienne... si je la connaissais, mais je ne connaissais qu'elle !... on ne rencontrait que ses chevaux, il y a deux ans, sur la Corniche ! — Et c'est elle que le Pietaposa ?... — Oui, elle s'en était férue. — Il l'a échappé belle, le cher

prince, il faut vraiment l'en féliciter. — Elle avait la vocation du mariage, Saint-Arcoman a failli l'épouser. — C'est vrai, je l'avais oublié. — Mais elle réclamait la chambre commune et un seul lit, Saint-Arcoman a reculé. — Ah ! la veuve était ardente ! »

Et les hommes émoustillés y allaient maintenant chacun, de leur histoire, citant leur souvenir.

IV

NAUFRAGE AU PAS

Et c'était par traits brefs, en courtes phrases décisives, l'évocation, mieux, la reconstitution de la vie de cette pauvre Mme Homerlon, ses vingt-cinq ans de ménage dans une triste villa de Saint-Denis, toutes les heures de son existence liées à la prospérité de l'usine, puis la fortune avec les gros bénéfices des spéculations apportant peu à peu le bien-être et le gros luxe des parvenus dans la maison, les pâtes alimentaires Homerlon et Ricart inondant l'ancien et le nouveau monde par la toute-puissance de la réclame, Mme Homerlon forçant insensiblement la société du haut commerce et de la petite banque, ses timides apparitions aux Acacias, sa seconde loge à l'Opéra, son

Il était à bord du yacht de l'archiduc Otto et voyageait avec l'illustre toqué. (P. 33.)

nom s'acclimatant dans les listes de souscription des œuvres de charité mondaine, la villa de Saint-Denis s'enfonçant tout à coup dans les verdures d'un parc, un parc trop neuf encombré de kiosques et d'arbres grêles et quelques essais de garden-parties avec le lancement d'invitations auxquelles on ne répond pas, toutes les tentatives touchantes et ridicules d'une vanité bourgeoise en mal de mondanités, les pitoyables tâtonnements d'une parvenue de la dernière heure, renouvelant dans le Paris de 1893 les gaffes épiques du « Bourgeois gentilhomme », et puis la mort subite du brave M. Homerlon, la liquidation ; les quinze millions laissés par la succession à la veuve et, après les dix-huit mois d'un deuil quasi-royal, la brusque irruption de la millionnaire à travers le luxe et la folie de la mode du tourbillon parisien.

Et avec la cruauté justicière que trouvent immédiatement tous les hommes pour la prétention des coquettes mûres et des femmes attardées dans le vain désir de plaire, d'Esshuard de Brides, de Clarens et Gamard se faisaient les historiens des étonnants débuts mondains de ce veuvage. Ils le réédifiaient à coups d'anecdotes et de personnels souvenirs, et c'était

comme un tir à l'arc, où chaque racontar souligné d'un détail véridique et cinglant avait la vibration d'une flèche ; les deux autres personnages, plutôt muets, mais si décoratifs, de Martinpré et Vrignaut-Pelleuse écoutaient, flegmatiques et sans joie, tandis que les causeurs, allumés, excités, une férocité bleue dans l'œil, faisaient défiler le cortège opulent et comique des gaffes et des impairs de Mme Homerlon.

« Vous souvenez-vous de son landau à la bataille de fleurs ? — Si je m'en souviens, en 96, elle a fait la joie de toute la *Rivière*, elle avait recueilli la marquise Zisca, l'ancienne Alice Hazard des Folies-Dramatiques et de toutes les folies, Alice, aujourd'hui grande dame de par la noblesse besoigneuse d'un marquis romain. Cette pauvre Mme Homerlon était la seule à l'ignorer et, toute férue de titres et de relations princières, s'était abattue sur cette marquise avariée comme une cane sur une mare. — Comme Nice était bien une ville pour elle ! En somme, c'est le pays des vieilles femmes, des réputations douteuses et des tares certaines. Tous les refusés de l'Europe s'y donnent rendez-vous : cocottes démissionnaires, chevaliers d'industrie, anciens préfets de l'Empire, Altesses

expulsées, bourgeoises parvenues sur le tard, en mal de réceptions, de thés et de visites, jolies filles sans dot, belles âmes divorcées ou aspirant à l'être, artistes amateurs pour salons littéraires et littérateurs pour ateliers d'artistes, reporters mondains entretenus aux frais des grands hôtels et tout le clan des dames de compagnie en quête de princesses russes nihilistes, de jeunes secrétaires pour vice-rois d'Égypte et banquiers levantins ; c'est dans ce bouillon de culture que la belle Homerlon devait s'épanouir. — Fatalement, et vous la connûtes, vous à Westminster, et moi à la villa des Palmiers, inaugurant tous les ans des équipages de dentiste, des chapeaux de Landolff et des diamants de ballerine espagnole pour beuglant et music-hall. — Elle avait des amoureux ? — Comment donc, elle entretenait ses flirts. Quand on tient table ouverte au London-House et à la Réserve de Beaulieu et qu'on a toujours une place à offrir dans un landau aux joueurs décavés qui rentrent à Nice, la gerbe d'œillets roses et de lilas blancs vous arrive tous les matins à l'hôtel avec l'exactitude du courrier de Paris ; Nice est la seule ville du monde où on puisse se nourrir avec des fleurs. Avec quelques envois aux cinq

ou six folles patentées de la saison, un *galantuomo* dans le sens italien du terme peut y briller presque gratis pendant trois mois d'hiver; il suffit de choisir ses têtes. — Et l'Homerlon l'avait, la tête. — Et le sourire! — Vous rappelez-vous ses costumes aux Veglione. — Et ses dominos aux Corso blancs! — La mère Thierret dans *Cendrillon* en Madame de la Houspignolles. — Mettons Mathilde du Palais-Royal. Vous exagérez, Clarens! — Et ses mots à Paris: « Je suis peu allée dans le monde cette semaine, il n'y a pas eu de premières. » — Et pourtant cette grosse ahurie renifla un beau matin le frelaté de Nice; elle dépista le toc et l'avarié de ce monde de la Rivière; Monte-Carlo ne lui suffit même plus; étrillée par l'un, éduquée par l'autre, affinée malgré tout à tant de contacts, elle dédaigna l'ancien théâtre de ses débuts et s'éveilla mûre pour le Caire, les grands hivernages du lac méditerranéen, Athènes, Zante, Corfou.... Elle devait y rencontrer Pietaposa. Le voir, l'aimer, vous connaissez la romance. Cette grosse pigeonne ornée de plumes de paon roucoula d'instinct sous le regard aigu de ce bel oiseau de proie. Notre Italien cambra son torse et velouta ses prunelles, et puis, un soir, il se fit pré-

Ce fut, un beau matin, dans l'appartement que la Grande-Duchesse occupait à l'hôtel Hémerg, la brusque irruption du prince.
(P. 38.)

senter; de joie l'Homerlon faillit mourir. Depuis trois semaines elle défaillait de désirante angoisse et d'impatience heureuse; un homme qui avait connu l'amour d'une reine, un favori d'archiduc, un flirt affiché d'Altesse royale! La veuve flamba du haut en bas, comme un feu de cheminée; tempérament et vanité, ce furent des cris d'oisonne et des plaintes de tourterelle... Tout l'hôtel Métropole s'égaya six semaines au spectacle de ces augustes fiançailles, et je fus même admis huit jours à le contempler; je revenais de mon voyage à Damas. Oh! la vision de la grosse Homerlon tapée, frisée, tant qu'elle avait pu, et dînant en tête à tête à une petite table avec le fiancé de son choix, sa couperose saupoudrée de veloutine comme une framboise roulée dans du sucre, le blond chimique de sa toison teinte et le ridicule étal de ses écrins.

Le Pietaposa avait mis dans le mille; la veuve avait beau être mûre, elle avait bel et bien les quinze millions des pâtes Homerlon et Ricart, gardait encore des intérêts dans l'affaire et la marque de fabrique n'était pas faite pour hérisser d'horreur les lions de Pietaposa. Le prince Luigi avait décroché la timbale.

La volaille, une fois bien ligottée, l'hameçon au bec et le cœur chaviré d'amour, le couple s'embarquait pour la France, le printemps de Paris devait voir ces noces... O joies de la traversée, rêveries à deux, le soir, les coudes aux bastingages, serrements de mains furtifs et baisers aux étoiles, dans la brise alizée du large, monologues à la lune, pain émietté aux mouettes et mal de mer!

Le malheur est que la vieille fiancée, anémiée d'émotion, tombait vraiment malade. C'était un trop beau rêve. L'*India* avait relâché deux jours à Malte, et les promis étaient descendus visiter la Valette; Mme Homerlon se rembarquait avec la fièvre... Presque perdue en arrivant à Naples, le prince Pietaposa s'opposait à tout débarquement, une épidémie régnait à terre. La vérité est qu'il redoutait pour sa vieille amoureuse l'atmosphère de son pays, toute frémissante encore des aventures de sa jeunesse; il y en avait eu de fâcheuses. Bref, le Pietaposa fit passer la réussite de son mariage avant la santé de la mariée. Qu'importait que la princesse Pietaposa trainât à jamais une santé chancelante, si le prince touchait les millions!

Malgré l'avis des médecins, Mme Homerlon demeura

à bord ; le lendemain l'*India* levait l'ancre, et, à Marseille, débarquait un cadavre. La pauvre femme mourait en vue des côtes de Corse ; elle mourait heureuse, les yeux dans les yeux et les mains dans les mains du seul homme qu'elle ait peut-être aimé, torturée de regrets et pourtant consolée par les seules vraies larmes sincères qu'ait peut-être versées le Pietaposa ; la vie des aventuriers fournit de ces comédies. Le prince Luigi, pour qu'on gardât le corps à bord, dut promettre et payer la forte somme. La maladie de Mme Homerlon avait nécessité de grands frais ; les lettres de crédit que la malade portait sur elle devaient régler tout à l'arrivée à Marseille ; la mort coupait court à tout espoir de remboursement et de signature. Le Pietaposa était officiellement le fiancé de la morte ; il dut encore reconduire et accompagner le corps à Paris à ses frais. La famille des collatéraux, que le mariage eût dépouillés, fit juste bon accueil à ce fiancé et l'exclut de la cérémonie. Le Pietaposa fut volontairement oublié à l'égise comme au cimetière ; il ne put même réclamer aux héritiers les débours de la traversée et de la maladie et le rêve d'or qu'il avait fait se solda pour lui par une perte de dix à douze mille francs.

— Plus un cadavre, car, en somme, il a un peu tué cette pauvre Mme Homerlon. Débarquée à Naples, on l'eût peut-être sauvée. — Oui, à terre peut-être eût-elle vécu ! — Dieu seul le sait. — Et la duchesse de Freybourg ? — La dernière victime ! Ah ! celle-là, c'est tout une autre histoire, et, cette fois une histoire tragique !

Le jeudi 13 octobre 1898, à Venise --quelle vision et quel souvenir ! — le kaiser partait pour Jérusalem ; Le *Hohenzollern*, tout blanc et or, était là, sur la lagune morte, profilant entre la Herta et la Hela sa ligne imprévue de vaisseau héraldique ; en face de la Piazetta et du Palais-Royal, où l'empereur déjeunait avec les souverains d'Italie, toutes les gondoles de Venise étaient sur l'eau, toutes, depuis les gondoles de propriétaires à blasons et à ornements dorés avec de traînantes retombées de drap noir jusqu'aux gondoles de touristes et aux gondoles d'hôtels chargées de Français curieux et d'Allemands bavards. Il y avait là de lourdes barques de Burano chargées de filles en cheveux, de garçons en loques et des femmes dépenaillées ; il y avait là des chaloupes de Trieste remplies à chavirer de matelots marchands, et des bateaux de Chioggia,

avec des familles entières de pêcheurs et c'était l'incessante poussée d'autres gondoles qui arrivaient bondées de passagers, une foule bigarrée, pittoresque, curieuse et remuante que refoulaient sans cesse les longues Bissonnes de la Marine municipale, contenant ici les uns, faisant reculer plus loin les autres pour garder libre l'allée d'eau par où devait s'embarquer l'empereur.

Et dans un ciel allumé de flammes et d'oriflammes avec, comme décor, la façade rosée du palais des Doges, pareille à un ancien tapis d'Orient, les mosaïques de Saint-Marc et les marbres saurés de la Logetta, c'était du Campanile aux Procuraties un mouvement, une rutilance de foule et une effervescence de couleur et de vie tellement unique et splendide que j'ai gardé dans ma mémoire la brusque apparition de Pietaposa et des Freybourg, comme une espèce de moderne Carpaccio peint par Helleu sur un fond d'or.

Le jeune duc accompagnait la duchesse, Pietaposa faisait au couple les honneurs de Venise.

V

LE CALVAIRE DE PAULINE RAYBERG

— Je n'ai pas à vous faire le portrait de la duchesse de Freybourg, la petite Rayberg, comme on l'appelait avant son mariage... Délicate et blonde, vous vous rappelez ses larges prunelles couleur de violette, ce fin visage d'héroïne, de keepsake, cette souplesse de tige et l'agitation de ces mains fébriles, leur joli geste coutumier de caresser son front ou de lisser ses cheveux. Toujours surexcitée, le corps en mouvement, dévorée d'une activité un peu maladive, était-elle assez peu la fille du juif francfortois, brasseur d'affaires qu'était Joachim Rayberg ! Comment ce magot d'outre-Rhin, vrai Kobolt de légende avec son buste épais, ses jambes cagneuses et ses reins au ras de terre, aurait-

il pu être pour quelque chose dans l'élégance et la beauté d'une créature de cette allure ?

D'ailleurs, le mystère de la naissance de Pauline Rayberg n'en était un pour personne, tout Paris était édifié là-dessus : la liaison de la belle Mme Rachel Rayberg et du prince de Honeck fut, pendant vingt ans, acceptée des salons, où pas une maîtresse de maison ne se fût permis d'inviter l'un des amants sans l'autre; Paris a de ces tolérances. L'adultère affiché du beau prince autrichien et de sa belle banquière vengeait Vienne et Paris des millions de Rayberg et de son agressive laideur. Ce Juif était vraiment et trop riche et trop laid, il avait trop de chance aussi, une chance de cocu, clamaient les amis de l'homme d'affaires étrillés par ses opérations de Bourse; et tout le Faubourg était reconnaissant à la belle Juive de le tromper avec l'un des siens.

Pauline tenait de son père cette blondeur de blé mûr, cette souplesse mouvante et cette finesse d'attaches qui faisaient du prince un des plus beaux cavaliers d'alors. — Plus Slave qu'Autrichien, interrompait de Clarens. — Si vous voulez un Murat blond : les mêmes cheveux crespelés et courts sur un front étroit,

et les mêmes yeux verts si profondément enchâssés et reculés dans l'ombre des arcades sourcilières, des yeux d'eau dormante auxquels, paraît-il les femmes ne résistaient pas. Ah! c'était un beau couple!... De sa mère, une israélite de Beyrouth, Pauline Rayberg avait le regard de langueur, la bouche offerte aux lèvres incessamment mordillées dans un inconscient mouvement d'impatience, ce charme enveloppeur qu'ont tous les Orientaux, et, en même temps, cette espèce de surexcitation fiévreuse, ce besoin d'agitation et cette inquiétude quasi maladive qui sont particulières à la race. Du reste l'avons-nous assez connue et courtisée au Polo des Acacias comme au tennis de Puteaux, dans l'île, aux garden-parties de la princesse et aux réunions de Deauville! L'avez-vous fait assez valser, Gamard, et nous a-t-elle assez dévalisés, Clarens, aux ventes de charité de tous les bazars? et quel bagout, quel entrain, quel esprit, quelle étonnante demi-vierge, si elle n'eût pas eu tous les millions du papa Rayberg, et quelle délicieuse jeune fille au demeurant! — De par la race du vrai père. — Niez après cela les avantages des croisements : père autrichien, mère levantine, chrétien de Hongrie et israélite

d'Orient, et cela avait produit la plus jolie pouliche parisienne. — Grâce au cadre et au luxe de Joachim Rayberg, entendons-nous : lequel n'ignorait rien de la situation, mais en bénéficiait en bon Francfortois-sur-le-Mein. L'adultère de sa femme lui ouvrait tous les salons, et il les écrémait en maître ; le Faubourg est une mine d'or pour les faiseurs de kracks. — A été. — Si vous voulez. Personne n'est plus bête que nous, quand il s'agit d'argent. Quant à notre moralité, inutile d'insister, n'est-ce pas ? On n'eût pas reçu la femme du banquier Rayberg, on accueillait la maîtresse du prince de Honeck. Quant à la petite Pauline, elle était des nôtres, cette enfant, et les douairières l'avaient adoptée. Oh ! les yeux des duchesses en regardant passer les cinq millions de dot promenés dans ses robes à la vierge et sous ses bandeaux blonds, oh ! la mère et la fille connurent, boulevard des Invalides et rue de Varennes, des accueils, que dis-je ? des ovations ignorées des Altesses : elles avaient l'auréole et la double auréole : la race et la fortune, le sang et les millions !... et nul doute qu'elle n'eût fait le beau mariage, cette jolie Pauline Rayberg, mariage d'ambition, de nom et même d'amour, si elle n'eût perdu sa mère.

Pauline perdait tout à la mort de Mme Rayberg, elle restait seule, sans aucune défense, aux mains d'un père légal, c'est-à-dire d'un étranger qui ne pouvait l'aimer et qui ne l'aimait pas, gage vivant d'une faute dont l'homme d'argent avait dévoré l'affront en vue d'en tirer bénéfice, faute escomptée par la vanité de Rayberg. Dans cette intruse, implantée chez lui par l'adultère, l'homme aux millions ne voyait qu'un moyen de forcer les clubs, les clubs jusqu'ici demeurés clos, et dont un gendre de son choix entrebâillerait pour lui les portes. Par la chambre à coucher de sa femme il était entré dans les salons ; par celle de sa fille il entrerait dans les cercles; c'était un homme d'alcôve et de comptoir.

Cela vous explique le choix de Freybourg, un véritable enfant sans consistance et sans expérience, un nouveau débarqué dans la vie, mais le mieux apparenté, peut-être, de toute la France et de la Belgique, un gosse qui, à vingt-trois ans, avait trouvé le moyen de manger deux cent mille francs avec Marpha Baudierre, une carcasse d'un demi-siècle, avait failli se compromettre aux courses dans des tripotages d'écurie et traînait en province les conséquences d'un conseil

judiciaire, réduit à ne venir passer à Paris que trois mois de printemps.... C'est ce mari-là que Rayberg donnait à sa fille, à croire qu'il l'avait choisi par vengeance, pour se revancher de l'adultère de la morte et des vingt ans de liaison subie.

Freybourg épousait cette adorable Pauline sans entraînement et sans amour, pour les cinq millions de sa dot, les espérances de l'héritage et sa liberté enfin reconquise. La petite Rayberg, elle, épousait pour les joies de la corbeille et le plaisir de devenir duchesse.... et Rayberg n'entrait même pas au Jockey ; sacrifice inutile, dernier atout joué en pure perte. C'est vous dire les bons sentiments qui animaient ce beau-père d'Israël deux fois roulé vis-à-vis du jeune ménage.

Deux gosses, en vérité, ce mari de vingt-trois ans et cette jeune femme de dix-huit, tous les deux pressés de vivre et de jouir, bousculés à travers l'existence par une fièvre de vanité et de sensations, désireux d'étonner le monde par leur luxe et l'innovation de leurs fantaisies, impatients d'emplir Paris du spectacle de leur faste, du bruit de leurs fêtes et du gaspillage de leurs millions : lui, tout à ses écuries, ses attelages, ses auto dernier modèle, ses cochers et ses lads ; elle,

tout enivrée de l'écho de ses succès, des entrefilets des reporters mondains, et, dans un tourbillon de toupie, vire-voltant du couturier au modiste à la mode avec des rêveries de vie en yacht et des velléités de voyage de souveraine en exil, une furie de déplacement qu'elle tenait de son père de Honeck allié des Wittelsbach et dont la faute de sa mère avait mis dans ses veines un peu de la folie et du sang. Un gommeux de vingt-trois ans, une aventureuse de dix-huit, tous les deux gâtés, énervés par le luxe et les précoces millions, tel était le jeune couple. Quelle proie pour l'épervier de race qu'était notre Pietaposa !

Cette fois, il eut tout pour lui l'inexpérience des deux innocents et la splendeur du cadre, la complicité de Venise, où il apparut pour la première fois à la jeune duchesse de Freybourg.

Freybourg est assez joli homme, mais si fade ! Pouvait-il lutter avec ce type d'aventurier de la Renaissance qu'était et qu'est encore l'homme rencontré ce soir.

Et ce furent, dans la splendeur d'apothéose dont les fêtes organisées pour le départ du Kaiser emplirent, huit jours durant, Venise ressuscitée et ranimée, les

étapes savantes du flirt le plus habile et le plus passionné et, quand le Pietaposa rentrait à Paris, ramené par le jeune couple, il était officiellement l'amant de la duchesse. Elle était allée si naturellement, si violemment à cet amour, qu'elle ne prenait même pas la peine de s'en cacher. Elle affichait cette liaison comme un triomphe, épanouie de toute son âme et de toute sa chair par la première joie qu'elle eût peut-être ressentie. De la jolie poupée enfiévrée et mondaine qu'était la petite Pauline Rayber, ce ruffian d'Italie avait fait une femme. Une fois éveillée, la fille de Honeck et de Rachel Rayberg se rua à sa perte avec toute la violence d'une hérédité tumultueuse. Une terrible aventureuse se déchaîna en elle au contact de l'aventurier, et ce furent, dans le vertige d'une âme éperdument désorbitée, les chutes rapides, saccadées et irréparables d'une course à l'abîme.

Le jeune duc, tout à de nouvelles maîtresse procurées, disait-on, par Pietaposa lui-même, laissait faire et fermait les yeux. Quant à Rayberg, amusé du scandale de sa fille, il avait salué l'arrivée du prince à Paris d'une phrase demeurée fameuse. A une fête à l'hôtel de la rue de Varennes, comme Pietaposa, dans l'insup-

portable éclat de son physique d'homme trop aimé, promenait par les salons sa grâce et son impertinence italiennes, à une question posée au vieux banquier sur le pourquoi de la présence de cet intrus chez les Freybourg : « Le Napolitain ! ripostait Rayberg, il est ici pour ma fille, à moins que ce ne soit pour mon gendre. Ce sont eux qui l'ont ramené. »

Cynisme de réponse qu'atteignit plus tard celui de sa conduite. Quand la duchesse de Freybourg exploitée et ruinée par son amant, entraînée par lui dans les pires aventures, initiée à toutes les fantaisies qui compromettent l'intelligence et la santé, harcelée de chantages, traquée par les usuriers, menacée même par la police, abrutie de morphine et d'éther, désavouée par son mari et reniée par son monde, mais toujours avec Pietaposa dans le cœur et dans le sang, quand la petite Pauline Rayberg à bout de sommes extorquées, perdue de réputation et de dettes, vint se jeter aux genoux de son père et le supplier de la sauver, le vieil homme d'argent fut sans pitié pour la fille de Honeck. Il vengea du coup la faute de sa femme et le long adultère imposé, il refusa à la misérable jeune femme les derniers deux cent mille francs

dont elle avait besoin, et, de guerre lasse, chassée de son hôtel, la vente de son mobilier et de ses bijoux affichée, elle se réfugia dans un meublé, demanda l'argent de son voyage à des prêteurs sur gages et, sur de vieilles reconnaissances du Mont-de-Piété ayant trouvé les cent louis nécessaires pour une dernière quinzaine à vivre, alla s'échouer à Nice, seule avec une femme de chambre; tenta pendant huit jours la chance à Monte-Carlo et après des hauts et des bas le trente et quarante, l'ayant aussi trahie, un beau soir, doubla, tripla la dose de digitaline ou de chloral et fut trouvée morte, au matin, dans un logement de la rue Pastorelli, enfin évadée, délivrée de son infamie et de celle des siens.

Le duc, alors à Londres pour un emprunt à tenter auprès des usuriers de la Cité, fut, paraît-il, le seul qui la pleura. En dix-huit mois le Pietaposa avait coûté près de deux millions au jeune couple. Les trois autres avaient fondu dans une folie de luxe et d'extravagance, émiéttés comme des jouets entre les mains d'enfants abandonnés à eux-mêmes; d'odieuses manœuvres auraient haté le détraquement moral et cérébral de la duchesse; pour la mieux domestiquer, l'Italien

aurait conduit sa maîtresse un peu plus loin qu'à Cythère, et quand la belle créature que nous avons vue avec lui ce soir aurait été mêlée à toutes ces ignominies, cela ne m'étonnerait qu'à moitié.

Les deux font la paire. Pauvre petite Pauline Rayberg! Celle-là est morte victime de son éducation, de son mariage, de sa naissance, même; pis, de nous tous et de la société; elle a surtout expié la faute de ses ascendants et son véritable bourreau a été Rayberg, Pietaposa n'a été qu'un incident! — Un accident surtout! — Mais tragique et définitif, parce qu'arrivé sur un terrain préparé. Le dernier exploit du prince Luidgi Pietaposa ou le calvaire de Pauline Rayberg. — Et le vieux Rayberg, dans tout ceci? — Il entretient des demi-castors et fait parfois la partie du prince au Cercle. — De l'Escrime. Des deux j'aime encore mieux l'aventurier!

UN MAITRE-QUEUX.

UN MAITRE QUEUX

Il y avait, ce soir-là, salle comble à l'Olympia ; deux débuts dans la galanterie, celui de miss Toppett, une petite découverte par le gros Ménard du Baby-Club, et l'annonce au programme de la marquise Hamburini, la vieille Hamburini, de l'avenue de Wagram entassaient dans les avant-scènes, à l'orchestre et dans les loges, le public spécial de ces sortes de cérémonies. Tous les Acacias, tous le Cythère à pignon sur rue des Champs-Elysées, de Passy et de Monceau étaient là, faisant assaut de coûteuses sorties de théâtre, d'énormes chapeaux tout en fleurs, de carcans de diamants et de colliers de perles. Une nuée d'habits noirs avait envahi les coulisses et se dissimulait mal derrière les portants, les hommes venus pour voir de plus près les débutantes et, partout, dans la salle comme derrière le rideau, c'était le débinage or-

ganisé des deux étoiles la malveillance ordinaire des femmes encore surexcitée par le luxe étalé des mousselines de soie, des batistes peintes, des entre-deux et des dentelles de Bruges et de toutes leurs fanfreluches de combat.

Oh! ces soirées de première parisienne et l'aspect irréel et presque de cauchemar des salles de spectacle, vues de la scène, dans l'uniformité des faces et des vêtements d'hommes à côté des maquillages extravagants des femmes, leur pâleur et leur rouge avivés par le tumulte multicolore des boas et des plumes.

C'était, sous les jets blafards de la lumière électrique, le tournoiement et le papillotement de couleurs d'une corrida de Goya, les mêmes luminosités falotes d'un visage ou d'une main plus claires sous l'ombre inclinée d'une coiffure ou le battement d'un éventail, mais un Goya anémié, comme liquoreux et unifié par l'abus des nuances neutres, qui sévit depuis deux ans dans la toilette des femmes, cette mode qui les voue toutes au blanc crème, au bleu pâle, au jaune paille et au rose chair, au tons fades et monotones.

Ces analogies et ces pauvretés de la mode, c'est le peintre Marcel Hubert qui me les faisait remarquer

Une nuée d'habits noirs avait envahi les coulisses.
(P. 81.)

Posté avec nous derrière un portant, la jumelle à hauteur des yeux, le portraitiste en vogue constatait, en la déplorant, la veulerie de nos couturiers, et la plus molle veulerie des Parisiennes, dont la coquetterie ne sait même pas regimber contre ce morne et banal uniforme.

« Je suis réduit à leur faire mettre des robes blanches et noires, me disait Hubert, c'est encore le seul moyen que j'ai d'avoir quelque chose à peindre. Les chairs se perdent et se liquéfient, au milieu de ces nuances qui n'en sont pas. On parle de Van Dyck et de Velasquez. Mais quels costumes ils avaient, et quels modèles Toute cette société-là relève de Sem et de Forain. — Et d'Hermann Paul. — Je vous arrête. Mme Humbert n'est jamais venue ici; et la grosse Thérèse, c'était le Midi qui bouge, le Midi arriviste et ministériel, le terrible Midi de Toulouse, l'oie bardée du Capitole. »

En scène, miss Topett présentait en liberté trois ânes et un petit cochon.

« Nous avons longtemps hésité entre miss Tanflute et miss Toppett, mais Bertrand, qui s'y connaît, nous a conseillé miss Toppett. Elle est gentille, hein ! la petite ? Et des dispositions ? Elle ira loin. Elle a mis

quinze jours à dresser ses bêtes. — Et, un soir, à te lever, gros malin. Voyons. Nous savons bien que tu lui as acheté le numéro à la fête de Vaugirard; ne nous prends donc pas pour un autre. — Mais, mon cher ami, j'tassure. — Allons donc ! Nous en reparlerons à la première qu'elle te fera porter. »

Miss Toppett se retirait sur une triple salve d'applaudissements. La salle, amusée de son aplomb, ne lui ménageait ni bravos ni rappels. Miss Toppett, ravie, se cassait en deux, envoyait des baisers comme nageant, à pleines mains, et resaluait encore, complètement ridicule.

Le public se tordait; le gros Ménard, qui était le propriétaire actuel de l'artiste, croyait devoir intervenir. Il se précipitait vers la jeune femme et se faisait traiter d'*enflé* et d'*outil* par la dresseuse grisée de son succès.

— Voilà l'amour ! ricanait Hubert.

Un numéro d'acrobates suivait deux gymnastes américains, dont les exercices s'effectuaient au milieu de indifférence des loges, occupées à inventorier et à dénigrer les écrins.

Puis les gymnastes se retiraient et le programme

Miss Toppett, ravie, se cassait en deux, envoyait des baisers et resaluait encore. (P. 86.)

consulté faisait lever les têtes. Les jumelles se braquaient sur la scène.

Une même curiosité amusée surexcitait les hommes et les femmes ; des groupes d'habits noirs se formaient, puis se disloquaient sous de perpétuelles aliées et venues d'un coin à l'autre ; c'était l'agitation affairée d'une fourmilière.

Des rires s'étouffaient sous cape, l'orchestre entamait la fameuse valse d'*Amoureuse* et, les conversations s'étant soudain tues, celle qu'on attendait apparut. Un tonnerre d'applaudissements saluait son entrée.

Géante, obèse, énorme, l'air d'une Jane Bloch agrandie au dixième, joufflue, mafflue, mamelue, la gorge bastionnée, sanglée, serrée jusqu'à l'étouffement, le ventre ravalé par le corset à la mode, mais les cuisses formidables saillant d'autant plus sous l'effort avec un extravagant arrière-train, une largeur de croupe d'hippopotame, c'était, dans la plus fracassante robe jaune, parmi le fol envol des plissés, des boas, des ruches et des fanfreluches, une colossale mère Gigogne en baudruche, le grotesque inouï de Footitt en marquise de Prétentaille, un cartonnage hilarant de cirque amé-

ricain, tenant de l'autruche et de la perruche, la congestion faite femme.

Mais de toutes les visions évoquées celle d'un chimérique animal de Barnum était la plus vraie ; car de l'autruche la dame avait l'ébouriffement érupé et le balancement des hanches, et, parmi le jaillissement des plumes et des tulles voltigeant autour d'elles, c'est une tête de perruche qu'érigeait ce visage aux yeux ronds et au profil busqué.

Les lourdes bajoues d'un visage effondré posées comme un fruit blet sur le point d'Angleterre et le vieil Alençon d'une immense chérusque, la face plâtrée, récrépite et peinte, les paupières fléchies retroussées vers les tempes par d'invisibles pinces cachées sous la perruque, ce masque et ce fantoche cinquante ans au moins de galanterie active, s'avançait à petits pas, s'inclinait dans un dandinement contorsionné de toute sa grosse personne, et d'une voix zézayante, avec des mines de petite fille, détaillait la requête passionnée du « dégueulando » banal :

Je suis lâche avec toi, je m'en veux,
Mon amour est pourtant sans excuse.

Et la salle électrisée, transportée, applaudissait la chanteuse...

Dans le bégaiement câlin de la vieille garde, dans ses pamoisons d'œillades et de roulades, dans son offrande de gorge et de croupe revivaient, pour tous les fêtards, les demoiselles et les mondaines réunis ce soir-là, les manifestations de leur vie fastueuse et vide: matins d'Armenonville, parades aux Acacias, dîners *in fiocchi* dans les cabarets à la mode, lunchs et soupers dans les hôtels de Monte-Carlo et les Réserves de la Rivière, et tout cela, soupers, dîners, déjeuners, chauds-froids de bécassines et canards au sang, Saint-Marceaux 1889 et fruits rafraîchis, toujours accompagnés de l'éternelle valse tzigane:

Je suis lâche et pourtant je m'en veux!

Et, balancés par l'andante du *Beau Danube bleu* et de la *Vie pour le Tsar*, martelés par le rythme des czardas et des marches hongroises, c'étaient pour toutes et pour tous les mêmes déprimants et lassants souvenirs, la même vision des décors de luxe identiquement pareils, quand, au milieu du va-et-vient des maîtres d'hôtel, l'archet de Boldi entame à la même

heure l'éternelle même valse, sujet d'entretien tout trouvé entre la femme exténuée de sa veille et le monsieur aussi inquiet pour sa santé que pour sa bourse.

— Combien va-t-elle me demander? Est-ce une femme à dix louis, à vingt-cinq ou à cinquante? est-elle saine? médite en lui-même le dîneur.

— Qu'est-ce qu'il va me donner? Est-ce un michet ou un panné? je n'aime pas ces narines culottées, il a le teint bien rouge, suppute en elle-même la soupeuse.

Mais la musique est là, qui occupe les silences et détend peu à peu le malaise. La valse tzigane, qui exaspère les amoureux et les causeurs, est la suprême ressource des snobs et des demoiselles que les hasards des sports, du métier et des rencontres ont mis en présence; l'archet de Boldi fait fusionner les bêtises, que dis-je? il les fond et les dégèle, mieux, il fait songer à l'archet de Rigo. « Vous savez l'aventure de la princesse?... C'est un prétexte tout indiqué pour sonder la générosité du monsieur: « Chéri, donne donc cinq louis aux tziganes. »

Je suis lâche et pourtant je m'en veux!

La salle faisait rebisser la valse à la chanteuse.

Le buste en avant, croupionnante et pâmée, la grosse dame recommençait. Ses diamants et ses perles, tout un éventaire ruisselant, étincelant de colliers, de chaînes et de pendeloques, grelottait en lueurs et en gouttes d'eau sur sa vaste poitrine.

— Les dépouilles opimes de Vienne, de Berlin et de Saint-Pétersbourg, ricanait Hubert.

La dame a drainé l'Europe. Ce sont quarante ans de prostitution que représentent ses chairs croulantes et ce luxe d'écrins. Ancienne servante d'auberge dans l'Ukraine, la dame a, aujourd'hui, des millions, petit hôtel, villa à Monte-Carlo, château en Touraine. Elle a tué sous elle quelques banques, voire plusieurs banquiers, ravagé des cours étrangères et dormi dans quelques alcôves royales.

Il y a dix ans, elle était encore la maîtresse et le conseil du bailleur de fonds d'un de nos plus joyeux princes-héritiers; mais, elle n'a pas su se marier à temps, elle a manqué le grand seigneur panné et déclassé, dont le blason redoré à propos, force les saluts et les portes. Pauvre Zénobie (car elle s'appelle Zénobie). Princesse du Saint-Empire ou comtesse allemande, elle aurait pu recevoir chez elle tout Paris

et même un peu Londres en déplacement, et marier ses filles dans le plus pur faubourg. Mais Zénobie est avare. Elle n'a pa su faire le sacrifice nécessaire; elle est la vieille Hamburini et réduite à venir chanter avec les petites grues sur les scènes de music-hall. A soixante ans! Car elle a soixante ans! Les gigolos les plus affichés refusent de se montrer avec elle, et M. de Montesquiou, lui-même, l'homme aux quarante bergères ne l'a pas admise dans son Académie.

Pis, Sem l'a dédaignée malgré cet effarant grotesque. Elle est la mère Hamburini, la joie, l'épouvantail et le scandale vivant du Bois et des premières. Moi, je l'admire comme un symbole, celui de la haute noce, et ce veule public de snobs, qui l'applaudit par dérision, ne se doute pas qu'il rend inconsciemment hommage à la vieille garde qui ne se rend pas.

— Car, à nos âges, nous triomphons encore, insinuait de sa voix de fausset Albertine de Cerizaie, la danseuse sportsmen bien connue par son écurie et ses succès d'hippodrome, tout à coup surgie derrière les deux hommes.

« Les gigolos ne t'ont jamais empêchée de dormir, toi, Albertine? Tu es une femme d'ordre; ce n'est pas

toi qui aurais fait monter le tirage de *L'Orgueil du Mâle.* » Et Marcel Hubert vrillait ses petits yeux verts dans les sombres prunelles de la ballerine. « Albertine n'a jamais eu l'exacte notion des sexes », insinuait Maxence Chottard. Et il pinçait sournoisement le coude du peintre. La danseuse avait un haussement d'épaules. « J'te conseille de parler, mon petit; tous les dégoûts sont dans la nature, et tu as beau avoir la gueule rasée d'un mauvais prêtre, tu l'as raté, le chic américain: tu ressembles juste à un larbin. Bien sûr que je ne marcherai pas pour ta poire. — Oh! on sait bien que tu n'en pinces que pour les princesses. — Que veux-tu? mon petit, il y a des hommes du monde qui sont pour grues: moi, j'suis une grue pour femmes du monde. — C'est de la franchise. — Tu parles! J'vais m'gêner pour toi! — Alors, ça marche toujours, les petites fêtes dans l'île de la Grande-Jatte? — De la Grande-Chatte », ricanait Chottard. A quoi la danseuse: « Prends garde de t'éborgner; tu manies mal la poutre. — Toujours de l'esprit, Albertine. — Oh! de la réplique tout au plus. De l'esprit de couloirs, dans le genre du tien. Mias j'suis bonne fille; ça ne m'empêchera pas de te

donner un bon tuyau à la prochaine de Maisons-Laffitte. Tu es si *gniole* en matière de courses, mon petit Chottard. »

La danseuse braquait sa jumelle sur la scène.

— Enfin, elle se décide à démarrer. Ça n'est pas malheureux; maintenant, on va coucher Madame... et pas seule. A son âge! Ah! si quelque chose pouvait encore me dégoûter des hommes, ça serait bien ce que je vois là. Pigez-moi le tableau. Le voilà, le châtiment! »

La marquise Hamburini se retirait.

Pliée en deux sous les applaudissements, comme agenouillée dans une révérence-plongeon qui lui mettait les reins plus haut que la tête, la grosse dame s'en allait à reculons. Une joie frénétique secouait la salle. Un habit impeccable, épaules trapues et jarrets saillants sous le drap, un très joli garçon, pâleur mate de Sicilien, lourds cheveux calamistrés et noirs, le Sigisbée de la marquise cueillait la grosse dame au passage et lui jetait sur les épaules une ample sortie de bal de tulle rose.

Un front bas, un nez droit dans le même plan que le front, l'avancement volontaire d'un menton carré

Et lui jetait sur les épaules une ample sortie de bal de tulle rose. (P. 96.)

aux mâchoires lourdes, la solidité d'une face merveleusement construite et d'éclatantes dents courtes dans une bouche bien rouge donnaient à l'homme l'aspect robuste et sain d'un bel animal. Il y avait du taureau et du ruffian dans l'encolure, l'allure, l'attitude du nouveau venu. La douceur langoureuse du regard démentait seule la brutalité de la face : des yeux d'une humidité noire dont la caresse attirait les prunelles des femmes.

Ah ! ce qu'il détonnait sur la morne veulerie des autres, le Sigisbée de la marquise, et comme cet homme de luxe et de joie accusait de sa jeunesse triomphante la lassitude professionnelle et l'usure étayée de cet effondrement !

« Il la tuera. — Pas même. Il la dévalisera et la passera à un autre. — Encore faut-il trouver ! — Oh ! les nouvelles couches ! Il y a les vélodromes : ce sont des pépinières pour les vieilles dames. — Et puis, la marquise les use vite. Cette mère aux gigolos dévore ses enfants. — Pour leur conserver une mère. — Mme Ugolin, alors. — Mettez la Montagne Pelée, car elle est chauve comme un œuf sous sa perruque. J'lai vue un matin, il y a deux ans, à Luchon. —

Universitas BIBLIOTHECA

Sans ses boucles ? — Sans ses boucles. Le gigolo de la saison avait déserté son cratère; il avait fui, emportant les bijoux, quelques titres et une bagatelle de vingt-cinq mille francs. Les titres ont été renvoyés de New-York pour une somme de dix mille; ils étaient nominatifs. — Oui, l'agence Rumbert! — Et la dévalisée? — Criait comme une pintade plumée vive. Elle était descendue au bureau de l'hôtel sans sa perruque. L'amoureux avait tout emporté, jusqu'aux malles de la dame. C'était une bande organisée. — Pardon il lui avait laissé sa canne. — Ça, c'était une attention. — Aussi, depuis, la marquise se méfie de l'Italie. L'infidèle était Napolitain. — Alors, celui de ce soir? Pas Italien, avec ce type? Alors Turc? — Pas même, Français comme vous et moi. La nature a de ces erreurs. — Où Hamburini l'a-t-elle pêché? En Seine? — Mieux. En plein Océan. — Naturellement. — Sur un transatlantique. Il était cuisinier. La dame a fait deux fois la traversée pour le revoir, et puis elle l'a enlevé à ses fourneaux. Mal de mer, roulis et tangage, il n'y a pas que l'air salin pour vous donner du cœur. — Et ce maître-coq ? — Et maître-queux est devenu le gentleman irréprochable

La plupart d'entre nous avaient déjà repris leur vestiaire.
(P. 104.)

qui l'accompagne. — Moi, je l'aurais plutôt cru sorti de l'abattoir. — Oui, il a bien le type de l'assommeur de bétail. — Et il n'était que cuisinier. Le hasard fait bien ce qu'il fait, messieurs. Qui, mieux qu'un cuisinier, connaît l'art d'accommoder les restes ? »

C'était là le ton des conversations des hommes dans les coulisses du music-hall.

La férocité, dont les hommes sont coutumiers vis-à-vis des courtisanes vieillies, avait trouvé matière à s'exercer.

C'est comme une espèce de revanche que le sexe fort prend de l'autre dans le dénigrement forcené des idoles qui ont cessé de plaire, et nous aimons à nous prouver notre indépendance en insultant ce qui nous a fait trembler jadis.

Rage iconoclaste de prêtres renégats contre les anciens objets de leur culte ou simple lâcheté de toute foule humaine, uous étions, là, dix à quinze habits noirs en train de déchirer à belles dents la marquise et son Sigisbée, et nous y prenions tous un réel plaisir.

Il y avait là le beau Lavarède, l'amant de la duchesse de Freneuse qui a bien dix années de plus que

lui; les Dameroy, les sportsmen bien connus; Amand d'Harnache, le dessinateur du *Punch*; le comte de Berthold, de l'Automobile-Club; Simpson, le gros banquier de la maison Simpson Fechter et Cie de Londres et de Berlin; Thomas Somsett, le directeur de l'Aquarium; Marcel Hubert, le peintre, et quelques autres seigneurs de moindre importance tous acharnés à démolir cette lamentable ruine de la marquise Hamburini.

Une pantomime, trop de fois déjà subie, clôturait la soirée. La plupart d'entre nous avaient déjà repris leur vestiaire, et, dans l'impatience de respirer un peu d'air pur, toute une bande, dont Marcel Hubert, Maxence Chottard et moi, avait quitté le spectacle et gagné le boulevard.

Chottard s'obstinait à vouloir nous raconter sur la marquise une aventure de filet orthopédique destiné à relever et à soutenir les chairs croulantes de la pauvre femme, bandage sauveur et portefesses, dont la chute, en plein pesage d'Auteuil, avait entraîné une brusque descente de sa tournure à la grande joie toutes les tribunes.

« Assez, Chottard, tu abuses. — Et tu te répètes,

mon cher. » C'était Amand d'Harnache qui levait la séance, et les jugements d'Amand sont péremptoires.

« On étouffait dans ce cirque, disait le gros Simpson. Vous faites un tour au cercle avant de rentrer, Lavarède ? — Impossible, mon cher, je vais chez la comtesse Tcherkoff. — Mais, moi aussi, j'oubliais. Je suis invité. C'est la soirée de contrat de sa fille. — Vous en êtes aussi, Berthold ? — Parfaitement, il y aura tout Paris, ce soir, rue du Colisée ; la messe aura lieu à la Nonciature. Notre amie Vera a de la chance, elle marie bien ses filles. Son aînée au duc de Plaisance, la seconde au marquis de Merlfolk et la dernière au plus jeune prince de la maison d'Illyrie. Ce cher archiduc Stéphane, un peu compromis peut-être à Londres, mais si joli garçon. Pourvu qu'il puisse faire un enfant à sa femme ?... — Mon cher, vous dites des bêtises, les archiduchesses ont toujours des petits archiducs. — Nous prenons une voiture pour aller rue du Colisée ? — Non, montons à pied le boulevard Haussmann, nous arriverons toujours assez tôt. — Ah ! le fait est... pourvu que l'on nous voie... »

Notre groupe se disloquait à la Madeleine. Je restais seul avec Marcel Hubert et Maxence.

Nous enfilions le faubourg Saint-Honoré où le peintre Hubert a son atelier.

« Les avez-vous entendus ? Ils n'avaient pas assez d'ordure à baver sur cette pauvre Hamburini, et ils se font gloire d'aller chez la Tcherkoff, ils veulent y être vus, et pourtant les deux femmes se valent. Paris n'ignore le passé ni de l'une ni de l'autre. Paris et sa société injuste, frivole et fantasque, complaisante aux tares de celle-ci et intraitable pour les faiblesses de celle-là : car, à peu de chose près, les deux femmes ont eu les mêmes débuts. Si Zénobie a été servante d'auberge, Vera a versé des bocks dans une brasserie, et c'est d'aventures en aventures et d'amants en amants qu'elles sont parvenues toutes deux aux millions. Toutes deux ont couché dans des alcôves royales. Toutes deux se sont enrichies de faillites et ont présidé des krachs.

C'est pour une opération de terrains donnés à la Tcherkoff qu'on a percé l'isthme de Corée. Une expédition coloniale a été entreprise un peu à cause de la vieille Hamburini ; elle a joué, il y a quinze ans, un rôle politique en Belgique, et, toutes deux ont été, dans la plus large acception du mot, deux courtisanes

cosmopolites. Mais la Tcherkoff a quelques millions en plus et l'avantage d'arborer un mari. Un Tcherkoff s'est trouvé pour la faire comtesse et reconnaître son aînée. Le mariage, d'ailleurs, n'a rien changé. Vera a continué à écumer les villes d'eaux et les capitales, mais à des taux triples et quadruples, l'adultère est un piment de plus, et l'on cite couramment les pères de ses autres filles. Celles-là, Tcherkoff n'a pas eu la peine de les reconnaître. Vous savez aussi bien que moi quel gros marchand de Hambourg a doté celle qui se marie ce soir. Avec Nadège, c'est de l'argent allemand qui rentre à la cour d'Illyrie.

Zénobie et... Vera ! Les mêmes origines, les mêmes débuts, les mêmes aventures, les mêmes vicissitudes de fortune, les mêmes amants peut-être, en tout cas les mêmes tréteaux de parade. Et l'une est alliée au plus pur Faubourg ; son mari est de tous les clubs, et, déjà imposée par deux gendres à l'aristocratie d'Europe, elle entre aujourd'hui presque dans une famille impériale... Il y a, ce soir, rue du Colisée, tout Paris et toutes les ambassades. Et Zénobie, qui n'a fait ni plus ni moins que Vera, tombée, elle, dans la base cocotterie, en est réduite à exhiber ses écrins

et ses falbalas sur la scène d'un music-hall. Nous pouffons de rire rien qu'à prononcer son nom, et nous n'avons pas assez de gravelures à vider sur son rable.

Vous voyez bien que nous avons deux morales. »

CELUI QU'ON AIME.

CELUI QU'ON AIME

I

Mercredi, 20 mai 19...

En effet, je suis rentrée fort triste dimanche soir à Passy, mon pauvre ami, j'ai attendu jusqu'à sept heures et demie et j'ai dit : « Bah! une déception de plus à toutes celles déjà éprouvées, souffertes et subies et voilà.

Ta lettre d'aujourd'hui m'apprend qu'il n'y a pas de ta faute, un bal de la veille dans le quartier Saint-Louis, le matin la manœuvre... soit, mais elle arrive bien, ta lettre... car ton Sosie existe!... Enfin, il est de par le monde un autre Maurice, traits pour traits; cette ressemblance que je cherche depuis des mois pour essayer d'en terminer enfin..., je l'ai trouvée, je la tiens. Il habite à ma porte ou presque, a ton âge, mais n'est

pas Normand comme toi. C'est un Italien, lui, mais d'origine parisienne. Il est installé avec une véritable mère dans un petit hôtel au Ranelagh, depuis près d'un mois, c'est presque un rastaquouère, mais qu'importe ! il a tes yeux, ta moustache et tes lèvres, il embrasse même beaucoup mieux que toi.

Tu lui pardonneras donc la nuit que je lui ai donnée hier, comme toutes celles que je lui donnerai sans doute, car il est là sous ma main, lui, et n'en est pas encore à l'ère des prétextes et des faux fuyants. Tu garderas l'âme et lui prendra le corps jusqu'à ce que l'âme suive,... tu n'y vois, n'est-ce pas, aucune opposition ?

Nous nous verrons d'ailleurs dimanche à Saint-Cloud, si tu le désires, à cinq heures et demie, comme toujours, dans l'avenue du bord de l'eau.

Seulement, tâche cette fois de ne pas t'endormir dans le train, lutte contre le sommeil, si tu peux la veille ne te fatigue pas trop. Tu sais que le 15 juin le baron m'emmène avec lui à Évian, tu ne me reverras donc que le 12 juillet : je reviendrai exprès pour cette date. Le 11 juillet expirera la fin du fameux bail d'un an. Les trois derniers mois auront été bien

Oh ! ces trois heures et demie d'attente dans le parc... (P. 117.)

tourmentés, bien tiraillés et douloureux et, selon ta décision et ton humeur d'alors, nous verrons à en signer un autre, mais moins traversé d'épreuves et d'angoisses que le premier, n'est-ce pas? et s'il y a lieu, ton Sosie sera alors congédié, car, si j'aime ta ressemblance, mauvaise bête..., n'est-ce pas la meilleure preuve..., bref, passons.

Ci-joint la loge que tu me demandes pour l'Odéon. Cest Réjane elle-même qui me l'envoie. *Amoureuse*, voilà un rôle que j'aurais joué au naturel, moi! Écris-moi vite et surtout dis-moi *oui* pour dimanche.

Mes lèvres sur les tiennes, MARTHE.

Vendredi soir, 22 mai 19.... — Décidément tu ne m'aimes plus, tu n'es même plus jaloux. Je m'attendais à des récriminations, à des violences. Je t'aurais écrit, il y a trois mois : « ton Sosie existe, il est à ma porte » que mon Maurice serait accouru ici le mors aux dents, et qui sait s'il n'y aurait pas eu, rue de Longchamp, des potiches en l'air et des coups de cravache! Mais non, tu m'écris froidement : « Courage et continue, peut-être te guériras-tu de moi comme tu m'as guéri d'une autre! » Tu en es à me reprocher la

pitié que j'ai eue pour toi, car c'est par la pitié que tu m'as prise, tu le sais bien, à Aix, l'été dernier, vers cette époque même, quand je t'ai rencontré si désemparé, si triste, t'isolant de tout comme un sauvage et avec, dans tes grands yeux sombres, un regrad à la fois si étrange et si tendre, un regard à la fois effaré navré et suppliant, un regard d'enfant égaré ou de malade sans maison (*le regard de malade sans maison* n'est pas de moi, j'ai lu cela quelque part). Alors comme un gros sanglot m'a remuée tout entière et j'ai cru que mon sang se caillait à l'entour de mon cœur, et je t'ai aimé et avec toute ma chair et avec toute mon âme... et tu semblais m'aimer alors. Il y avait plus que de la reconnaissance dans tes étreintes d'abord emportées, si fougueuses (tu m'en faisais du mal presque) et puis si longuement pâmées, si fraternellement caressantes.

Tu ne m'as pas répondu pour Saint-Cloud. Seras-tu libre demain ? Viendras-tu ? Si trop occupé demain pour écrire, envoie-moi dimanche un télégramme, que je l'ai avant quatre heures. La victoria sera attelée, je n'ai qu'à traverser le Bois, Boulogne et le pont.

Je te pardonne et je t'aime, MARTHE.

Jeudi, 28 mai 19.... — Pourquoi je suis venue à Versailles ! pourquoi n'étais-tu pas à Saint-Cloud dimanche ? Ni lettre ni télégramme, toute la journée j'étais comme folle ; à quatre heures je suis partie quand même.

Oh ! ces trois heures et demie d'attente dans ce parc, ces trois heures de piétinement sur place et d'allées et venues de bête fauve en cage : à chaque silhouette d'homme un peu élégant qui paraissait dans l'avenue, tout le cœur me tressautait dans la poitrine et j'avais comme un grand froid partout et comme un besoin d'air, j'étouffais et je grelottais. Le parc était plein de monde, on a dû me prendre pour une toquée ; au Pavillon-Bleu il y avait des *Lautars* qui jouaient des valses... Un homme, un ouvrier endimanché, je crois, a passé qui te ressemblait, j'ai vu le moment où j'allais le suivre, mais j'étais alors pas loin de la voiture, et le valet de pied regardait... Et tu me demandes pourquoi j'étais à Versailles lundi dans la journée, mais parce que je n'en pouvais plus d'inquiétude. Devant ce silence, cette absence j'ai imaginé tout et toutes les bêtises, un accident de cheval, un duel et pis encore, que sais-je ? Sait-on

jamais avec vous, dans la cavalerie ! et je suis accourue... Monsieur n'y était pas, permission de deux jours, parti dans sa famille... Etait-ce bien sa famille ?

Et comme cela me serait égal, mon ami, que tu en aimes une autre, s'il y avait encore une petite place pour moi dans cet amour. La chambre de bonne, oui, je m'en contenterai dans ta vie ; quand on aime, on n'est pas fier et, je consentirais très bien à monter par l'escalier de service, si c'était toi qui m'en ouvrais la porte et si, à la dernière marche, j'étais sûre de m'abattre sur ta poitrine et de sentir tes lèvres s'appuyer sur les miennes, ton cœur comme autrefois battre à grands coups contre mon cœur.!

Tu me grondes de ma fugue à Versailles comme d'une équipée et me pries de ne plus y mettre les pieds à l'avenir ; tu m'allègues tes chefs, le mauvais effet vis-à-vis tes camarades, des réflexions qui auraient été faites, que sais-je... enfin mon élégance trop particulière et trop voyante de... fille, il fallait être franc et écrire le mot. Ton ordonnance en a été estomaqué, me dis-tu, ton ordonnance... ! Quand j'allais coucher chez toi, cet hiver, et tenir compagnie à monsieur qui s'était fait f... aux arrêts, on avait beau braver la con-

Guérie, tu es bien guérie ?... Je te trouve un drôle d'air, tu sais, ma petite Marthe.
(P. 131.)

signe, il ne s'estomaquait pas alors si facilement, ton ordonnance... Je t'embête et je t'assomme, n'est-ce pas, il faut mieux le dire. C'est bien, je ferai mes paquets ; une chose m'étonne, c'est que tu ne m'aies pas reproché le baron qui m'entretient et le théâtre où je joue : tu étais assez fier pourtant, cet hiver, d'avoir pour maîtresse une comédienne, et les officiers de ton régiment, quand tu les amenais déjeuner et dîner chez moi, ne s'offusquaient ni de la vaisselle plate de ma table, ni des menus de mon maître d'hôtel.

D'ailleurs, j'en ai assez. Si ça t'embête tant que ça et si je suis devenue une corvée d'écurie, renvoie-moi mes lettres, je te retournerai immédiatement les tiennes, je ne m'en servirai pas, moi, pour entraver un *beau mariage.* D'ailleurs ta famille ne casquerait pas, elle n'a pas le sou ta famille. Si le cœur t'en dit, rompons donc et bonsoir.

MARTHE D.

P.-S. — Je dîne ce soir avec ton Sosie.

LUNDI SOIR, 1er JUIN.

Pourquoi nous obstiner, ma chère,
A vouloir dans un vain effort

Rallumer la flamme éphémère,
Au foyer désormais bien mort.
Quand la source claire est tarie,
Les pleurs de nos yeux arrachés·
Feront-ils, ô ma douce amie,
Refleurir les roseaux séchés ?
Vous m'avez pris saignant encore,
Le cœur meurtri d'un autre amour,
Vous avez cru voir une aurore
Dans l'adieu d'un dernier beau jour.
Et je jouissais en égoïste
De votre touchant abandon,
Lisant dans votre regard triste
L'espoir assuré du pardon.
Je fus le chien indifférent
Qui rôde affamé de caresse,
Apitoyant sur sa détresse,
Le long des grands chemins errant.
Je n'eus point la reconnaissance,
Mais j'aurais la sincérité
Et je vous livre la vengeance,
Le mépris de ma lâcheté.

Et tu crois tout expliquer et tout excuser en m'envoyant ces vers. Il y a beau temps que je les connais, ces vers : ils sont le fait d'une âme lâche et égoïste, apitoyée sur ses propres maux, dure à ceux d'autrui, prenant un mauvais plaisir à ressasser son chagrin, en tirant même de la bonne copie et se sou-

Et, tranquillement, monsieur, assis dans un fauteuil allumait une cigarette. (P. 139.

ciant, il faut voir, de la douleur née par lui et pour lui, le doux et bon poète.

Les autres bons poètes, ses confrères, ne peuvent le renier, celui-là ; il est bien de la race ingrate des rimeurs.

Tu as, je ne sais par quel hasard (car tu ne lis guère) découvert cette apologie de l'ingratitude et tu me l'envoies, tranquillement, recopiée de ta main sur vélin de nuance mauve et pas signée (une délicatesse), de façon que je puisse au besoin croire à une inspiration personnelle.

Malheureusement, j'ai de la lecture (dans notre métier, nous, filles de théâtre, nous sommes bien forcées de lire) et je les ai reconnus et salués au passage, tes vers, comme on salue ici un financier véreux ou une vieille femme encore galante. Tu aurais pu les signer, va, ces vers, ils n'en auraient pas moins déshonoré leur auteur.

Tu me fais vraiment pitié, mon pauvre ami.

Je joue mardi prochain, l'autre, dans un bénéfice : j'y remplis un rôle d'homme, que j'ai demandé rien que pour une tirade autrement humaine et intéressante que les râles d'impuissant que tu m'adresses là En veux-tu un échantillon ?

Soit! donc, j'évoquerai, ma chère, pour vous plaire,
Ce morne amour, hélas qui fut notre chimère,
Regrets sans fin, ennuis profonds, poignants remords,
Et toute la tristesse atroce des jours morts;
Je dirai nos plus beaux espoirs déçus sans cesse,
Ces deux cœurs dévoués jusques à la bassesse
Et soumis l'un à l'autre et puis, finalement,
Pour toute récompense et tout remerciement,
Navrés, martyrisés, bafoués l'un par l'autre,
Ma folle jalousie étreinte par la vôtre,
Vos soupçons complétant l'humeur de mes soupçons,
Toutes vos trahisons, toutes mes trahisons,
Et puisque ce passé vous flatte et vous agrée;
Etc., etc.,

Ce sont des vrais vers, au moins, ceux-là.

Je t'enverrai une loge où tu pourras les entendre et les savourer tout à ton aise; tu pourras même amener tes chefs et tes petits camarades. La loge est de six places.

J'ai congédié ton Sosie, il te ressemblait trop, il me dégoûtait. M. D.

Lundi soir, 8 Juin. — Comment, grand enfant, c'est pour des ennuis d'argent que tu étais devenu si triste, si maussade, c'est pour cent cinquante misérables louis perdu à ton cercle que tu me boudes depuis trois

mois! Les marchands d'argent t'ont tenu la dragée haute, pauvre petit, et tu as signé pour six mille francs de billets! Mais il fallait me le dire. Pourquoi ne t'es-tu pas confié à moi! Je t'aurais mis entre bonnes mains. Et puis j'ai toujours, moi, dans mon secrétaire quelques centaines de louis à la disposition des amies et des amis déveinards; je ne suis pas un père de famille, moi.

Va, pleure pas, m'ami; nous arrangerons tout ça. Tu es aussi par trop délicat, sais-tu? Tu serais riche à millions comme le baron..., tu me donnerais tout l'argent que je te demanderais, n'est-ce pas? Eh bien! alors?... Tu as reçu ta loge? viens me chercher après la représentation dans la mienne.

Quelle nuit nous allons passer, grand lion! Je t'embrasse dans le cou, là où tes cheveux ras sentent si bon.

Ta petite sale, MARTHE.

P.-S. — Viens en uniforme.

II

— Alors, c'est bien fini, Marthon ?

A quoi l'interpellée se soulevant à demi du roking-chair, où elle s'alanguissait toute blanche de la tête aux pieds, blanche de chair et blanche de vêtements avec à la ceinture un bouquet de roses blanches, avait un joli geste d'insouciance et de vatout, mais, comme néanmoins elle se taisait, les lèvres entr'ouvertes dans la moue d'un sourire vague, celle qui l'interrogeait assise en face d'elle, les genoux presque dans ses genoux, examinait longuement ses yeux d'un violet sombre, restés comme agrandis dans la pâleur de la face, et, devant cette physionomie de langueur, cette attitude de convalescente gardait un doute.

L'interrogée, elle, continuait de sourire indolemment d'un sourire sans force dans le décor estival et léger

Je me levais d'un bond, enfilais un peignoir, courais à mon secrétaire. (P. 141.)

de cette véranda de bois peint de bleu tendre, au toit enguirlandé de clématites aux fleurs violâtres; et sur les grands ombrages dormant du parc et le coin dt Seine, qui le bordait au loin, la frêle jeune femme se détachait dans sa batiste blanche, si irréelle et délicate que l'autre avait un élan de curiosité tendre ete s'emparant des deux pâles mains inertes : « Guérie, tu es bien guérie ? la vraie vérité, je te trouve un drôle d'air, tu sais, ma petite Marthe, » et avec une sollicitude passionnée d'amant elle pétrissait et caressait entre ses doigts les deux petites mains dans ses mains prisonnières !

— Guérie ! Si, oui, je t'assure. » Et avec un souple redressement du buste la robe blanche se rapprochait de la robe rose assise devant elle et, tout en lui serrant les mains, tendait à ses regards le miroir de ses yeux.

— Ça t'a fait mal ?

— Un peu, sur le moment, mais il fallait en finir..., il y a trois mois que cet amour-là était à l'agonie..., j'ai tout fait pour prolonger le malade, mais il était condamné. Alors j'ai brusqué le dénouement, j'ai tenté une dernière épreuve et...

— Et...

— Et ma foi, l'amour est bien mort cette fois, la dent qui faisait mal n'y est plus. «

Et se levant toute droite, elle appuyait sur son corsage à la place du cœur, un peu au-dessus du bouquet de roses blanches, la main de son amie.

— Tu vois, il est bien tranquille,

— Comme l'eau qui dort, hasardait l'autre.

— Non, ma chérie, mon amour est bien mort et rien, j'en ai bien peur, ne le réveillera plus.

— Et tu le regrettes!

— Dame, c'est si bon d'aimer!

— Même, qui ne vous aime plus.

Alors elle, avec un léger tremblement dans la voix.

— Même qui ne vous aime plus!

— Folle, reprenait l'autre.

— Non, pas folle, mais sage, ce qui est bien plus triste. Car la sagesse, c'est l'expérience, c'est-à-dire le désenchantement de la vie!

— Tu l'aimes encore.

— Non pas, hélas, puisque je le méprise...

— Tu le méprises.

— Oh! cela de toutes mes forces... et c'est là mon seul chagrin, vois-tu, d'avoir aimé qui ne le méritait

pas. Il n'y a pas de pire mésalliance que celle du cœur ; on se console de tout, même de perdre qui l'on aimait, mais la honte reste de ces erreurs-là, comme d'une faute... c'est là, vois-tu, la plus cruelle méprise !

— Cela s'était remis pourtant entre vous deux, en juin !

— Oui, quand le pauvre garçon m'avait avoué ses ennuis, ses pertes au jeu, ses emprunts, ses sottises et ses six mille francs de dettes ; ah ! j'avais tout payé et de grand cœur, vois-tu, on ne compte pas quand on aime, et le bonheur de l'aimé n'a pas de prix. Je l'avais vu sauvage, taciturne, cherchant à m'éviter, à s'isoler, lui que j'avais connu si plein de belle humeur, si vivant et si tendre... et puis, cette belle humeur était un peu mon œuvre. Il était si malheureux quand je l'avais connu, le pauvre cher ; je pouvais être fière de cette liaison-là, comme d'une bonne action. C'est par la pitié qu'il m'avait prise et c'est par l'amour que je l'avais guéri... D'ailleurs, à quoi bon revenir là-dessus. Tu sais par moi et mieux que moi peut-être tous les détails de notre première rencontre, toutes les émotions de cette année d'épreuves et de

passion... Les dettes payées, il m'était donc revenu; la nuit de son retour avait été délirante, mais le baron m'emmenait le lendemain à Spa; il me fallait partir en plein bonheur recommençant..., mais que m'importait, puisque je l'avais reconquis.

Je le quittai défaillante à la fois de joie et de reconnaissance, devenue même meilleure pour le baron et les autres dans l'excès de mon bonheur déjà toute à l'ivresse de la prochaine entrevue arrêtée et fixée d'avance avec lui..., car le 11 de ce mois tombait l'anniversaire de notre fameuse première rencontre, à Aix, l'année précédente. Le 11 de ce mois expirait notre bail d'un an, que nous voulions renouveler maintenant l'un et l'autre d'un commun accord, tous deux plus ardemment encore épris, pris et repris.

J'avais prévenu le baron qu'il me faudrait le 11, revenir passer un jour pour affaires à Paris...

Le 10 au soir Maurice avait sa dépêche... Je t'avoue que je m'attendais un peu à le trouver à la gare.... Il y avait douze jours que nous ne nous étions vus..., et ce que le cœur me battait, pauvre sotte, en débarquant de mon coupé-lit.

Sur le quai, personne.... mais j'en prenais mon

parti. Jacques et le coupé m'attendaient dehors. A l'hôtel je trouvai un petit bleu de Maurice : il n'avait pu venir, retenu par son service à Versailles, mais il serait à six heures à Passy... j'avais cinq heures devant moi.

Je les employai à faire une de ces toilettes... intimes et soignées, toutes dans la science et le raffinement de dessous que tu sais, les dessous de la femme amoureuse qui s'attend à être aimée à outrance ; j'avais mis le parfum qu'il aime et qui n'est pas le mien cependant, mais qui l'est devenu et... (ce que c'est que de nous), je m'ingéniais à retrouver dans ma garde-robe une toilette de nuance et de formes analogues à celle que je portais à Aix, l'année dernière, à pareille époque, le soir de ce fameux 11 juillet, que nous allions faire revivre entre nous.

A six heures et demie, avec trente minutes de retard, mon Maurice entre dans ma chambre, et devine de quelles paroles il accueille mon retour : « Vous avez fait un bon voyage... « Vous, il me disait *vous*, maintenant. « Le baron va bien ? » Puis me toisant des pieds à la tête, comme pour un examen : « Quelle singulière robe vous avez là, ma chère, est-ce que

vous comptez dîner dehors dans cet accoutrement... nous allons faire émeute au restaurant, savez-vous ? »

Au restaurant !.., moi qui avait fait dresser dans le petit salon attenant à ma chambre un dîner de deux couverts, dont j'avais patiemment médité et élaboré le menu.

— Au restaurant ! ne pouvais-je m'empêcher de dire.

— Mais oui, au restaurant ! Je vous emmène aux Ambassadeurs, nous verrons ce Kam-Hill dont on dit merveille.

Et, comme suffoquée, je hasardai mon projet de dîner chez moi, en tête-à-tête :

— Dans ce petit salon, s'écriait-il, dans cet hôtel démeublé et désert, nous deux, tous seuls, non merci, c'est trop triste ! »

Et, durant cet échange de mots blessants et bêtes, pas un serrement de main, pas un baiser sur le front ou sur la joue, pas un de ces regards caressants qui reprennent possession d'une femme et qui demandent pardon de la phrase brutale et désirent et rachètent. Le cœur figé dans la poitrine, je me sentais devenue comme inerte, toute froide devant lui.

Lui, il s'est rhabillé, en silence, a ramassé les papiers bleus. (P. 142.)

— Si cette robe vous déplaît, je vais la défaire et en mettre une autre, mon ami.

— Que non, ma chère amie, ce serait trop long. Trouvez un joli manteau, voilà tout ; et puis vous êtes très bien ainsi !

Et, tranquillement, monsieur, assis dans un fauteuil, allumait une cigarette.

Je dînais ce soir-là en musique, et le soir, à l'heure des liqueurs, j'entendais le chanteur Kam-Hill.

— « Et tu l'emmenais coucher après cela, toi, mon amie Marthon ? interrogeait la robe rose.

A quoi, la robe blanche :

— Que veux-tu, j'étais revenue de Spa exprès pour ça, et puis le désir rend si bête, car je le désirais encore et follement et avec toute mon âme et avec toute ma peau, ardemment, à me sentir défaillir, rien qu'à frôler mon bras nu sur le drap de son uniforme, rien qu'à regarder un peu l'ombre portée de ses cils noirs sur le hâle de ses pommettes... et puis, parée comme je l'étais, je m'attendais à tout..., c'est-à-dire à cette étreinte impérieuse et violente, un peu brutale même, dans laquelle un homme aimé se fait tout pardonner,

parce que cette étreinte vous livre, toute et toute et partout à lui.

Nous rentrons à l'hôtel..., silencieux, un peu gênés. Il se repent, il a des regrets, je pensais en moi-même. « Je le connais, il se déridera sur l'oreiller, le premier baiser va être délicieux. »

En effet, nous nous couchons sans échanger un mot, il était même au lit avant moi : moi qui le guettais du coin de l'œil, j'avais envie d'éclater de rire sous cape, comme une envie de femme énervée qu'on chatouille, maladive, presque douloureuse, comme un spasme..., je passe de l'autre côté du lit et, frissonnante, toute parfumée, je me glisse auprès de lui.

Que fait alors monsieur? Il me tourne le dos, prend un livre, un roman pris à la portée de sa main sur une table de laque, allume à la bougie une cigarette turque et...

— Il lit.. ?

— Oui, ma chère, il se met à lire, à mon nez, contre moi, la peau contre ma peau, dans la tiédeur de ma chair désirante et pâmée, dans les draps de mon propre lit. Alors, ma chère, une lueur s'est faite dans ma pensée. « Il a encore joué, me suis-je dit, il a encore

perdu, il a besoin d'argent et n'ose plus me le dire, il attend que je le devine... et de là son manège : il veut que je l'interroge, que je le force à m'avouer encore, prêt à se confesser, mais trop lâche pour aller au-devant d'une explication franche... et la joue de ruse, il feint de lire, il lit. »

Alors, je le trouvais si femme, pis, si fille, si cour tisane, si nous autres et si moi-même dans cette petite comédie, combien de fois jouée par nous dans l'alcôve, auprès des entreteneurs sérieux de notre luxe, que je le méprisais, cet homme-fille, mais si fort, si fort que la nausée me prit et de sa personne et de sa chair et de son odeur : je me levais d'un bond, enfilais un peignoir, courais à mon secrétaire, l'ouvrais et, prenant au hasard une liasse de billets de banque : « — Combien as-tu encore perdu, m'écriai-je ? Combien te faut-il encore ?... Tiens, paie-toi, prends à même... je te tiens quitte... Mais fait vite, hors d'ici. » Et je lui jetai les billets au travers du lit.

Il s'était levé, très pâle, venait vers moi tout nu : mais, comme une folle, je le frappais étourdiment à la face, et, le repoussant avec une vigueur que je ne me connaissais pas, je sonnais éperdument ma femme de

chambre, et, cette fille étant presque aussitôt apparue : « Faites atteler, suffoquai-je, donnez les ordres à Jacques, Monsieur Maurice repart de suite, il doit-être à Versailles cette nuit ».

— Et lui, qu'a-t-il fait ?

— Lui, il s'est rhabillé, en silence, a ramassé les papiers bleus, et, détachant délicatement deux billets de mille, entre huit ou dix autres dont se composait la liasse, il a remis le paquet sur mon secrétaire et me saluant jusqu'à terre : » C'est donc de huit mille francs, dix mille avec les intérêts au bout d'un an, dont je vous suis débiteur, madame. Merci. » Et il est parti.

— Et tu ne l'as pas revu ? demandait la robe rose.

— Je ne le reverrai jamais.

— Et tu pleures ?

— De ne plus pouvoir l'aimer. C'est le pire malheur, vois-tu, qui nous puisse arriver à nous autres créatures d'amour, de ne plus y croire, de ne pouvoir plus.

JONES AISSÉ.

JONES AISSÉ

« Monsieur Aïssé, tu ne connais pas monsieur Aïssé ? Quel Parisien de province tu fais ! Jones Invernesteers, le marchand de chevaux du boulevard Haussmann, le fameux bookmaker du procès des paris mutuels que l'ordonnance Constans a failli ruiner, tu ne connais pas Invernesteers ? Mais c'est une physionomie parisienne qu'il est impardonnable d'ignorer. »

C'était dans l'avenue du Bois : nous remontions tranquillement vers l'Arc de Triomphe, mon ami de Guery et moi, quand, à la hauteur de l'ancien hôte d'Aquila, un mail de courses, un attelage superbe d'ailleurs et conduit haut la main par un fort beau garçon, nous avait cinglés d'un nuage de poussière. Ultra-chic, ce mail, les chevaux fleuris de roses jaunes à la têtière, des gourmettes étincelantes, les mors nickelés, et sur l'impériale toute une envolée d'ombrelles de gaze rouge et de toilettes claires, jabotantes et haut

perchées : le conducteur nous avait fait un grand salut, le chapeau gris levé très en l'air, comme détaché au dessus de la tête.

Invernesteers ?

Certes, oui, je connaissais ce nom d'Invernesteers pour l'avoir cent fois lu imprimé dans le *Sport* et les comptes rendus des courses ; je connaissais aussi cette jolie figure de spadassin roux, un spadassin s'empâtant déjà, pour l'avoir autant de fois croisé et rencontré soit à Auteuil, soit à l'Omnium et au retour du Bois, mais j'en avais fait un clubman quelconque. La mise correcte, la grande tournure et l'air un peu hautain du personnage me l'avaient fait ranger au nombre des fils de bonne famille qui, selon les mœurs acceptées d'aujourd'hui, partagent leur fort honorable existence entre les paris de courses et les chances du baccarat.

— Oui, en effet, ricanait de Guery, l'apparence y est. Il a tout d'un pur de l'austère faubourg, le joli Invernesteers, la froideur voulue, le coup de chapeau haut, enlevé (tu l'as vu me saluer tout à l'heure), le teint clair et lavé de l'homme qu'un valet stylé douche et rase deux fois par jour, tout en vérité, les mains

souples et soignées, la moustache frisée au petit fer la cravate discrète et jusqu'au complet ardoisé du tailleur de Londres, fleuri jusqu'à midi seulement d'une rose jaune, l'été; de violettes russes, l'hiver. N'empêche qu'il ne sorte, lui, du fumier, de l'ordure, du ruisseau et de la pire des boues, de la boue de Londres et de Tunis amalgamées, le jeune Invernesteers. C'est de la boue qu'il a sous la peau, sa peau d'Irlandais roux fraîche et rosée comme celle d'une blonde; de la boue qu'il a dans les veines, les veines bleues de ses beaux bras d'anglo-saxon charnu, dont l'été dernier les mondaines de Trouville convoitaient la blancheur: de la boue qui s'épanouit dans la fleur de sa boutonnière; de la boue qui luit dans l'or de ses bijoux; de la boue, le saphir monstrueux qui larmoie à son annulaire; de la boue, les trois perles roses de ses boutons des grands soirs, un légendaire cadeau du bey; de la boue, la rouille de ses cheveux et de sa moustache floconneuse; de la boue et toujours et partout de la boue, fleur de boue lui-même. Mais, tu n'as qu'à le regarder, la nature l'avait prédestiné : il est roux, il a la nuance de poil de la prostituée des Écritures et des courtisanes de l'histoire; il est roux comme les filles,

dont après, avoir jadis été le trop heureux rival, il est aujourd'hui l'associé; aussi ont-elles pour lui des complaisances de collègue à collègue : leurs métiers se valent. Tout cela, c'est la grande confrérie du vice, l'éternelle franc-maçonnerie de la fripouille en quête de turpitudes à découvrir, de sottises à exploiter : l'entretenu vaut l'entretenue, deux chenilles à même la même branche d'arbre... Une âme de laquais dans un corps de bel horse-guard, voilà l'homme. D'ailleurs un ancien groom et groom de cocotte, c'est assez t'en dire; et groom à tout faire est encore son métier.

— Peste, quel dithyrambe !

— Veux-tu des faits à l'appui ? Tiens, la voici en deux mots, son histoire à l'honorable Invernesteers. Né du ruisseau, d'une ivrognesse irlandaise et d'un matelot de la Cité, à quatorze ans il est rencontré par hasard, haillonneux et pieds nus, sur la grande route de Windsor, par Milla Sichel, Milla la tragédienne, venue avec sa troupe faire la saison à Gaity-Theater. Tu connais Milla, le caprice, la fantaisie même ! De sang irlandais, Invernesteers avait la fraîcheur, les yeux bleu flore et les cheveux de lumière des enfants de là-bas. Milla se toque de ce boy, le fait asseoir dans

sa voiture, débarbouiller dans sa cuvette et l'installe dans son antichambre groom décoratif, de go, sans même le consulter. L'actrice une fois revenue à Paris, voilà mon Jones passé bibelot du grand hall artistique de la rue de Charny, statuette d'atelier. Chez Milla il reste dix-huit mois. Chassé pour vol, il entre chez la baronne d'A..., la fameuse baronne elle-même, qui croit l'enlever à la tragédienne et se faire là une bonne réclame. Jones accompagne tous les jours sa maîtresse aux Acacias, et, plus dodu, plus rose que jamais, y fait une certaine sensation à côté du teint bis et des yeux capotés de la dame ! De là datent ses premiers succès; sa fraîcheur a su plaire et l'on affirme que la baronne le sert parfois, dans les fêtes à la Tour, à une clientèle blasée; cela coûte bon, mais à Paris à qui paie tout est possible. Jusqu'ici ce n'est pas mal, comme tu vois. Jones a des bagues à tous les doigts, du linge de duchesse et, les jours de sortie, des cravates impressionnantes et des cannes de chez Verdier, mais il porte encore la livrée, il est le valet d'une fille; c'est une chaîne, quoique dorée, mais patience, approche, l'époque de la délivrance.

Comment le retrouvait-on, en dix-huit cent quatre-

vingt-sept, installé à Tunis, à la villa Ibrahim, à deux cents mètres du Bardo, avec charge à la cour et titre de chef des écuries du bey ? Autre histoire. Il y a neuf ans, Liline Oysette, une des habituées de la rue Saint-Georges, petite acteuse blonde aux jolies épaules alors un peu maigres (elles se sont rembourées depuis), Liline Oysette, lasse un beau soir de jouer des pannes aux Folies-Esthétiques et de gagner à la rougeur de son front trente misérables louis par mois dans l'astiquage des vieux marèvaudis, s'engageait dans une troupe en partance pour Tunis, et du train P.-L.-M., s'embarquait à Marseille pour débarquer à la Goulette, décidée, dans sa petite cervelle de cabotine, à faire le Bey, le vieux Bey de Tunis en personne, Ali-Bey.

Et elle le faisait, comme elle l'avait dit, Liline Oysette. Toute maigrichonne qu'elle fût, elle devint la maîtresse de ce vieux barbaresque; mais avec son flair de Parisienne elle ne fut pas longtemps à se rendre compte qu'elle n'était qu'un hors-d'œuvre dans les amours coutumières du pays : ce qui avait alléché le vieux bonze, c'était le satin de sa chair blonde, la gracilité presque éphébique de son corps de fillette; et le vieux bey, rebuté d'épidermes cireux et de tons

Nous remontions tranquillement l'Arc-de-Triomphe, mon ami de Guery et moi.
(P. 145.)

olivâtres, s'était laissé prendre à la fausse monnaie d'un amour à peau blanche; mais pour Liline Oysette c'était un coup manqué, sinon un four. C'est alors qu'elle eut une inspiration du ciel, ou plutôt de ciel de lit : Jones Invernesteers, le petit Jones, le joli groom rose et dodu de la baronne ! Le soir même, Liline écrivait rue Saint-Georges, expliquait et proposait l'affaire en femme de Bourse, donnant une commission de tant pour cent, les frais de déplacement payés par la baronne : Invernesteers, lingé, nippé, pourvu d'argent d'avance, passerait pour son frère ou pour son cousin.

Invernesteers est demeuré cinq années à Tunis et, s'il n'a pas été ministre, c'est qu'il n'a pas daigné.

Il y a quatre ans, Jones est rentré ici, ramenant de là-bas douze paires de chevaux arabes, dont trois étalons uniques : grâce aux connaissances et de la baronne d'A... et de Liline Oysette, elle aussi revenue, connue et parvenue, il entrait vite en relations avec les plus riches maquignons et les plus sérieux amateurs de Paris ; huit mois après son retour, il achetait le fonds de Stulbacher, le grand marchand de chevaux du boulevard Haussmann. Aujourd'hui c'est un des pre-

miers fournisseurs de la place, il est sans rival pour les chevaux arabes : les haras du bey lui expédient tous les ans vingt sujets de premier ordre, vingt élèves incomparables, nés et dressés à Tunis. Très correct d'ailleurs, sa tenue est irréprochable, ses allures plutôt hautaines et sa raideur proverbiale à la moindre allusion effleurant son passé. L'autre hiver, le vieux prince Ydroïsk, ce sadique ou plutôt ce maniaque archimillionnaire expulsé de Russie par ordre secret du czar, ayant cru pouvoir, au cours d'un souper, plaisanter cet ancien favori du sérail, c'est par un cartel que répondait le bel Invernesteers : et le vieux prince étant aussi poltron que podagre, c'est son secrétaire le comte Volski qui dut aller sur le terrain et qui, pour son maître, reçut en pleine poitrine de la main du beau Jones un joli coup d'épée, lequel lui fit garder le lit durant six mois ! Invernesteers a donc eu son duel.

D'ailleurs, il adore les femmes et en est fort goûté ; je ne te dirai pas qu'il les couvre d'or. D'abord, s'il les payait, en serait-il aimé ! Mais il leur vend ses chevaux moins cher qu'à leurs amants et, dans ce cas, ne refuse pas d'accepter de leurs mignonnes mains un

Le vieux prince étant aussi poltron que podagre, c'est son secrétaire le comte Volski qui dut aller sur le terrain. (P. 154.)

souvenir, un bijou ; entre maquignons cela s'appelle une épingle. Mais, en revanche, quelles délicates attentions, quelles utiles complaisances n'a-t-il pas pour elles ! Est-il informé de l'arrivée d'un riche étranger dans nos murs, prévoit-il la visite d'un client sérieux dans ses écuries, vite un petit bleu à miss Kimayfleur, à Thérèse Avril ou Nini Pigetout et, à l'heure dite, à l'entrée du gros client chez ce bon Jones, Nini Pigetout, Thérèse Avril ou miss Kimayfleur se trouvent là comme par hasard, toutes délicieuses dans leur robe de laine de jolie sportswomen, l'œil brillant, les joues éblouissantes sous l'ombrelle de gaze rouge à manche d'or : elles sont venues, elles aussi, pour le fameux attelage, la jolie paire de chevaux, et si le client sérieux tenté par l'occasion se décide à l'acheter, l'attelage, sois sûr qu'avant la fin du mois il est offert à l'une de ces trois dames par le très épris amateur : une vraie Providence pour les femmes, M. Aïssé, et c'est justice, elles ont tant fait pour lui.

Il leur facilite les rencontres, les entrevues, leur évite les ennuis, les renseigne sur leurs clients, sur la solidité de leurs fortunes, les exigences de leurs goûts et leurs petites manies : un tel est à la hausse, un tel est

à la baisse, il dit les gains du jeu et les pertes aux courses, il sait, il connaît tout. Les croupiers de cercle, les cochers, les valets d'écurie, les bookmakers, le monde du turf, jockeys et entraîneurs, le monde des bars, des souteneurs et des filles sont à sa disposition, prêts à lui rendre service; c'est sa police à lui. La première maison cotée de rendez-vous, tu l'as deviné, ce sont ses écuries; mais halte-là, ce n'est pas une succursale de la baronne d'A. ., on s'y rencontre et voilà tout. Invernesteers ne tolérerait pas autre chose : tout ce qu'il peut faire pour ces dames, c'est de les conduire aux courses d'Auteuil et les promener le matin dans son mail jusqu'au parc de Saint-Cloud.

Des femmes font valoir les chevaux : les splendeurs du harnais mettent en valeur les toilettes des femmes, et M. Aïssé a commission sur le tout.

— M. Aïssé, pourquoi M. Aïssé ?

— Et les mémoires du dix-huitième siècle, qu'en fais-tu ? Mlle Aïssé, la petite esclave circassienne achetée tout enfant par l'ambassadeur de France à Constantinople, le marquis de... (l'érudition me fait ici défaut), emmenée par lui à Paris, où il la fit élever et instruire pour en faire à dix-huit ans sa maîtresse.

— Parfaitement, j'ai compris ; seulement lui, c'est le contraire.

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.

Lui, on l'élevait à Paris pour le palais du Bardo, charmant, charmant. Mais mademoiselle Aïssé, si j'ai bon souvenir, n'appartint pas à son vieux bienfaiteur, il mourut avant le temps, le brave homme; le ciel ne lui laissa pas celui de brouter cette jeune fleur et mademoiselle Aïssé, née et vouée courtisane, n'aima qu'une seule fois dans sa vie et d'un amour passionné, héroïque, son chevalier, le chevalier d'Aydie. Monsieur Aïssé a-t-il une chevalière, lui ?

— Une chevalière ! des chevalières, plus qu'il n'en veut et qu'il n'en peut avoir, mais des chevalières d'*aide immorale et dissolue.*

Nous arrivions à l'Arc-de-Triomphe, de Guery me quittait sur cet affreux jeu de mots.

DERNIER AMOUR.

DERNIER AMOUR

Du coin de la fenêtre, où elle s'alanguissait si pâle dans la tiédeur embaumée des coussins, elle le suivait obstinément des yeux, de ses yeux aux paupières flétries et dont la profonde éraillure, tels des coups de griffes aux coins des tempes proclamait ce jour-là plus cruellement que jamais l'indéniable différence d'âge qui les séparait tous les deux, elle, usée, moribonde et vieillie, lui, encore jeune, robuste et carrant dans une jaquette irréprochable un torse vigoureux de mâle encore avide de vivre et de jouir.

Jeune encore, certes, mais déjà touché par la vie, l'homme dont la promenade silencieuse, le front buté vers le tapis de haute laine, les mains fébriles croisées derrière le dos, emplissait cette chambre de malade d'un inquiet va-et-vient de fauve en cage ; certes, oui, déjà touché par la vie, car les cheveux châtains et drus s'éclaircissaient déjà vers les tempes, striés par places de minces fils d'argent, et sous la moustache

d'un blond roux, embroussaillée et triomphante, la bouche aux coins tirés trahissait, elle aussi, l'amertume d'exister. Visiblement obsédé, il arpentait à grands pas rageurs cette haute et claire chambre aux aspects de boudoir avec ses panneaux de moires blémissantes, encadrées de délicates boiseries, que coupaient ça et là, savamment alternées, d'étroites glaces oblongues enguirlandées de fleurs et de fins attributs de style Pompadour; et c'est cette visible obsession, ce réel chagrin trahi par la crispation du sourire et l'inquiétude de ces allées et venues, que surveillait avec des yeux de fièvre, deux yeux agrandis où semblait s'être réfugiée toute la vie de son corps souffrant, la malade étendue auprès de la fenêtre, au fond d'un grand fauteuil encombré de coussins et de peaux d'ours blancs.

Du dehors, dans les glaces sans tain des croisées, le jardin du petit hôtel s'encadrait, tout jaune de la rouille des marronniers et de la floraison des helléniums, d'une mélancolie d'adieu malgré la pourpre vive des dahlias simples et des bégonias doubles, sous la morne jonchée des feuilles de platanes pleuvant sur les pelouses.

Oh! la tristesse de ce jardin parisien d'octobre se délabrant lentement vis-à-vis l'agonie de cette femme au visage passionné et crispé, au regard dévorant, à la paleur de morte! Mais combien plus triste encore le silence hostile gardé par ces deux êtres de luxe et d'élégance en cette somptueuse chambre de poitrinaire, où la nuance adoucie des tentures, le contournement raffiné des meubles et jusqu'au parfum musqué du lilas blanc s'entassant là pour étouffer de tenaces relents d'éther et de phénol, semblaient vouloir faire une apothéose à la mort.

Une liaison pourtant célèbre dans le monde des lettres et du théâtre et dont le retentissement avait, pendant quinze années, amusé la badauderie de Paris, cette homme et cette femme aujourd'hui muets et refermés sur eux-mêmes dans ce quasi menaçant tête-à-tête; elle, tragédienne acclamée, aujourd'hui brûlée aux flammes de toutes les passions et de toutes les fantaisies comme aux feux de toutes les rampes, s'était, il y a quinze ans, en pleine maturité de beauté et de succès, toquée du beau poète à longue chevelure souple, au contralto vibrant qu'il était alors, lui, grand homme inconnu frais débarqué de

sa province et de la veille échoué à Paris pour y tenter fortune, riche de vingt-cinq ans et des se jeunes illusions. Sur la foi de ses larges épaules et de l'eau profonde de ses yeux bleus frangés de cils noirs, elle avait aimé à la fois en lui l'homme et le poète, s'était enthousiasmée dans sa loge sur la rondeur massive de son cou et dans l'alcove sur le lyrisme de ses vers. De Morfels arrivait à Paris avec un drame en vers en trois actes qu'il destinait à Duquesnel. Dinah avait lu la pièce, l'avait plutôt écouté lire, s'était emballée sur le rôle, l'avait imposée à son directeur et, se donnant cette fois toute comme jamais elle ne l'avait fait encore, jouant avec sa chair, ses nerfs et son cœur, avait consacré le drame et fait, du jour au lendemain, dans Paris quelqu'un de ce passant apprécié dans son lit la veille.

Comment ce caprice de Dinah Monteuil, la fantasque des fantasques, était-il dégénéré chez l'actrice en passion ulcérée et profonde ! Lors de cette rencontre, dont elle devait mourir, Dinah entrait dans sa quarantième année, l'âge ou la femme avertie par les regards moins désirants des hommes sent flamber en elle une d'autant plus inapaisable ardeur, qu'elle en

connaît la durée éphémère. Comme la phtisique dont les instants sont comptés, elle apporte dans tout, en amour surtout, une fébrile hâte de sentir et de jouir, et puis c'est un châtiment des courtisanes de ne connaître la tendresse amoureuse que tard dans la vie et d'adorer à quarante ans, avec des dévouements et des délicatesses presque maternelles, de beaux gars indifférents, qui les trompent avec leurs filles de chambre et renouvellent ainsi l'éternelle et sanglante trahison des sexes vis-à-vis l'un de l'autre, l'éternelle agonie d'une âme par âme qu'on appelle l'amour.

Telle qu'elle était aujourd'hui, étendue dans son long peignoir de peluche blanche et roulée dans ses peaux d'ours blancs, sa tête d'une pâleur d'ivoire appuyée sur le satin mauve des coussins, telle qu'elle était, mourante de la tuberculose et d'une affection cancéreuse dans le ventre, la gloire et la fortune de son amant si préoccupé d'on ne sait de quoi auprès d'elle, n'en était pas moins son œuvre et son chef-d'œuvre : œuvre de quinze ans de luttes et d'intrigues à laquelle elle s'était attelée corps et âme, mettant en jeu toutes les influences, courant les journaux et les théâtres, tour à tour implorante et coquette auprès

de leurs directeurs réveillant chez ceux-ci d'anciens souvenirs d'alcove, faisant miroiter chez les autres d'illusoires affaires de réclames et d'argent, et cela pour imposer, pendant quinze années, sur toutes les scènes du boulevard ses drames à lui, le bien-aimé, le favori. Drames exaltés d'ailleurs et débordant d'âme et de vie intense, et dont la malignité parisienne accusait l'actrice de répéter les personnages dans l'intimité d'orageux tête-à-tête avant de les vivre, et Dieu sait avec quelle frénésie de nerfs et de passion! devant le public amusé des premières et la grosse foule des centièmes intéressée enfin aux racontars.

Car il la trompait, et c'était de cela qu'elle mourait bien plus encore que de sa santé de cabotine compromise presque dès l'enfance et depuis usée dans tant d'aventures et irréparablement surmenée et détruite! Il la trompait et cela, presque à dater des premiers jours, avec la première venue : des figurantes prises derrière un portant de théâtre dans l'empuantissement des coulisses ; puis, la réputation venant à Morfels, avec des camarades à elle, des petites acteuses sans grâce et sans talent, mais ayant pour elles leur jeunesse, toutes ravies, la figurante comme l'acteuse,

de chiper l'amant à Madame, à une grande qui touchait des feux de cinquante louis par soir, quand elles avaient à payer, elles, des cinquante francs d'amende sur des mensualités de cent cinquante. Enfin, avec les succès consacrés de ses pièces, des intrigues mondaines et même de haute galanterie s'étaient nouées dans la vie de Morfels ; pour la plupart des folles, des vicieuses et des oisives, curieuses de savoir quel goût avait le bonheur de la Monteuil et pas fâchées, les malfaisantes créatures, de troubler un peu de ce bonheur ; et lui, enchanté dans sa vanité d'homme et d'auteur de ce bruissement autour de lui de noms cotés et d'étoffes rares, avait accepté tous les rendez-vous, toutes les provocations, impertinentes ou galantes, s'était rendu à tous les appels, trompant effrontément sa maîtresse pour des femmes qui, certes, ne la valaient pas, la copiaient à la ville comme au théâtre, maladroitement, bêtement, plus fanées, plus fardées qu'elle encore et qui n'offraient même pas l'attrait de la jeunesse à ses sens fatigués de viveur.

Alors, elle l'avait marié de sa main à une fiancée par elle choisie dans le milieu le plus cossu, le plus

rangé, le plus bourgeois, le plus offrant de garanties; elle espérait le garder par là, mais de Morfels, maintenant lancé dans le tourbillon des bonnes fortunes, classé homme à aventures, avait trompé tout simplement sa femme, comme il trompait son vieux collage, piétinant maintenant deux âmes au lieu d'une, brisant tranquillement deux existences avec ses coups de tête, de sens ou de cœur.

« De cœur, cœur de fille, et plus fille que moi encore, à croire que c'est moi l'honnête homme et lui la courtisane, comme il arrivait parfois de dire à la Monteuil dans les moments de lassitude et de rancœur; et elle pardonnait toujours, la vieille maîtresse endolorie, acceptant tout plutôt que de se passer de ses visites, ne pouvant même en admettre l'idée, attachée à cet homme comme par une sorte d'envoûtement, résignée à toutes les souffrances qui lui venaient de lui, et paraissant l'en aimer davantage, l'aimant au point d'être heureuse d'en souffrir. Cependant, ce jour-là, comme une fièvre de joie, de secrète revanche flambait dans le regard attristé de l'actrice, il y avait un sourire dans les yeux dont elle suivait la promenade inquiète de son amant, silencieux et sombre, le front

Il emplissait cette chambre de malade, d'un inquiet va-et-vient de fauve en cage. (P. 163.)

buté vers le tapis ; tout à coup elle s'étirait sous ses fourrures blanches, ses longues mains de cire portaient à son visage une gerbe d'anémones du Japon posée sur ses genoux. « Vous souffrez, mon ami », sa voix rauque un peu lasse, venait de rompre le silence.

— Mais, non, je vous assure, répondit l'homme sans interrompre sa rageuse promenade, c'est vous qui rêvez, comme toujours. » A quoi la malade étouffant un bâillement : « Il y a langtemps que je ne rêve plus », et à un haussement d'épaules de son amant : « Savez-vous qu'il y a des jours où je crois qu'il y a un Dieu ? Et comme il s'était arrêté brusquement : « Venez ici, Raoul », commandait la malade et de Morfels ayant obéi : « Savez-vous pourquoi je crois aujourd'hui en Dieu ? insistait-elle en le regardant jusqu'à l'âme. A cause de ceci. » Et son index à l'ongle déjà bleuâtre touchait le poète à la place du cœur. « Elle t'a lâché, hein ? et tu souffres à ton tour, pauvre ami ? » Et comme l'homme, le visage tout à coup empoupré, balbutiait, cherchait une défaite : A quoi bon t'excuser ? reprenait la voix rauque, ne suis-je point au courant de toutes tes folies ? Ah ! j'ai beau ne pas sortir, n'ai-je point de bonnes amies pour venir

me voir et me faire expier un peu mon succès... mes anciens succès... en m'épinglant des nouvelles sur le cœur ? Bah ! j'y suis faite. Alors elle t'a lâché, cette petite Roncerolle pour qui, depuis trois mois, tu hypothèques ton hôtel, et cela pour un cabot, un horrible cabot du théâtre Montparnasse, presqu'un figurant... Un beau garçon comme toi lâché, elle t'a lâché après t'avoir trompé deux mois, et c'est pour cela que tu rôdes ici et là avec ces mains nerveuses et ce visage d'assassin, sans pouvoir tenir en place. Encore un peu, tu pleurerais. Avoue que cela fait mal ? As-tu songé parfois au mal que tu m'as fait ? Pour un cabot de Montparnasse ! et elle appuyait savamment sur les mots. Et pas même bien de sa personne, m'a-t-on dit, mais il a vingt-trois ans et tu en as quarante. Comme le présent venge le passé, mon pauvre ami, voilà que tu vieillis à ton tour. »

Et à son tour il frissonnait, tout pâle, avec l'humidité montante de deux larmes prêtes à jaillir de ses yeux. A cette vue, le regard de la Monteuil se brouillait, sa voix s'altérait et, avec un geste de pitié suprême, s'emparant des mains de Morfels : « Pauvre garçon, murmura-t-elle caressante, cela va commencer

aussi pour toi et tu vas le connaître, l'atroce et long supplice d'aimer sans être aimé. Encore cinq ans, dix ans, et il faudra bien que tu te rendes à l'évidence. Oh ! vieillir, quelle cruauté ! lire dans les yeux d'autrui la pitié, le dévouement, plus jamais le désir... » Instinctivement l'homme avait ployé le genou et, le cœur tout à coup fondu dans un attendrissement bête, il sanglotait comme un enfant, la tête enfouie entre les genoux de cette agonisante ; et elle, comme en rêve, continuait son soliloque, tout en promenant ses mains pâles dans les cheveux de son ami. « N'être plus aimée, dire que c'est de cela que je meurs et que c'est de cela que tu mourras aussi ! Car je te connais, mon pauvre enfant, toi l'adoré, le fêté des foules et des femmes, toi non plus tu ne pourras pas t'y faire. On se résigne à mourir, mais à cela, non pas. Car cela, c'est n'exister plus. » Et tout à coup avec des inflexions de théâtre dans la voix : « Comme ces beaux cheveux, que j'ai connus si souples et si bruns, sont devenus raides au toucher ! n'est-ce pas qu'ils blanchissent et malgré ta moustache j'ai bien vu tout à l'heure, à droite, que tu as une dent qui bleuit. Ça, c'est le commencement ; mais tu portes encore

beau et tu en as encore pour dix ans, je t'assure; ne pleures pas mon chéri! » Et comme l'homme prostré dans la peluche et dans les fourrures étouffait toujours de sourds sanglots martelés on eût dit sur l'enclume du cœur: « D'autres t'aimeront encore, toi, tu en aimeras d'autre aussi; mais, il y a longtemps que je suis une morte. C'est sur moi que je pleure en pleurant sur vous autres, pardonne-moi cela, pardonne-moi d'attrister tes quarante ans, Raoul, il y a si longtemps que je souffre. J'ai voulu vivre mon chagrin en toi, faire un peu passer en toi de ma vieille âme. J'ai eu tort, je le sais, Raoul, ne sois plus triste. C'était moi-même que je regrettais; ton chagrin, c'était le mien, c'est pour rire, console-toi, m'ami. »

CHEZ ARTONAI.

CHEZ ARTONIA

C'était il y a quatre ans, à Madrid même, le Madrid des noceurs de la grande fête et des demoiselles haut cotées, dont le porche s'ouvre presque triomphal là-bas à l'extrémité du Bois, derrière les hauts ombrages du Jardin d'acclimatation et de l'ancien parc de Neuilly.

Un grand seigneur de banque israélite, et dont les exploits depuis ont empli toutes les feuilles, le coupable insaisissable des affaires de Panama, et pourquoi ne pas le nommer, après tout ? Arton lui-même y avait installé, dans la fraîcheur des pelouses et la soie capitonnée des garnis de luxe, une belle et spirituelle créature que la verve de mon ami Bauër avait vite baptisé du nom d'Artonia.

Cette jolie fille condamnée à l'amour de ce juif, un peu comme l'Andromède sur son rocher aux caresses du monstre, attendait là, dans le calme factice

de ce restaurant d'amour, que le tapissier et les peintres eussent mis la dernière touche au petit hôtel que son seigneur et maître venait de lui construire selon les us et coutumes des unions princières de son milieu. C'était, en vérité, une charmante nature que cette Artonia, foncièrement bonne en dépit des cruautés des débuts, frottée d'art, un peu artiste elle-même (elle avait abordé la scène) et adorant avec une espèce de frénésie de justice tout ce qui touchait aux arts et à la littérature, tout ce qu'oppriment en somme la sottise et le poids énorme de l'argent; on eût dit qu'elle se revenchait par là des avanies du sort qui la liait, elle jeune, de chair savoureuse et désirable, à ce vieux bouc judaïque. Il suffisait d'être peintre, sculpteur, écrivain, journaliste même et sans bien grande renommée pour être accueilli à bras ouverts chez la princesse d'Arton ; il n'y avait pas de fête cet été-là à Madrid sans parmi les nvités quelques noms connus de Tortoni, sinon du boulevard; et c'était alors, de la part de la belle dame du logis, des coquetteries offertes et quasi féroces, tout un manège de cruautés à la fois inconscientes et piquantes étalées sous le nez de son entre-

Cette contrainte où elle vivait, à la manière des captives de harem, avait donné à sa beauté un caractère alangui. (P. 184.)

teneur, à la barbe du juif haï, dont, avec une impudence rare, mais ma foi délicieuse, elle se vengeait ainsi à sa manière ; et quand le vieux forban outré verdissait dans sa barbe avec des yeux devenus couleur de fiel, en vérité cela vous rafraîchissait l'âme et l'on en voulait moins au sort en voyant ce louche tripoteur de millions, cet éventreur de fortunes assises, cet égorgeur de familles honnêtes torturé et réduit *à quia* à son tour et cela par cette insolente et capiteuse Artonia, qu'il payait très cher pour le faire ainsi rôtir à petit feu, le pauvre homme, dans les quatre cents louis par mois.

Nous étions bien une dizaine que ce jeu intéressait énormément : nous baisions en conscience les bras frais et doux de la dame, ne ménagions pas les aveux chuchotés tout près de l'oreille rose, dans les petits cheveux follets de la nuque, et aurions volontiers joué les Lucien de Rubempré auprès de la belle Esther de cet épouvantable Nucingen ; mais là s'arrêtait le roman de Balzac, et il ne fallait pas songer à conclure avec Artonia. Monsieur lui avait donné la nausée de l'amour ; les voluptés de l'alcôve et leurs plus fines délicatesses étaient devenues pour cette

jeune femme de vingt-cinq ans la corvée la plus ignoble, la plus écœurante, et, à notre confusion, si la pauvre créature ne rompit pas plutôt la corde, c'est que nous la prêchions tour à tour, l'exhortions à vaincre ses répugnances et à ne pas briser une si belle carrière, carrière difficile, nous en convenions, mais puisqu'elle l'avait choisie! Et, en effet, honni soit qui mal y pense, n'y a-t-il pas de par le monde, selon les milieux et les tempéraments, plus de morales que n'en inventa le regretté feu Nisard?

D'ailleurs ce dégoût de l'entreteneur lui seyait à merveille; cette contrainte, où elle vivait un peu à la manière des captives de harem, avait donné à sa beauté, peut-être un peu opulente et trop en fraîcheur, un caractère alangui, une sorte de meurtrissure qui n'était pas sans charme; l'ennui l'avait comme affinée, maigrie, pâlie, et parfois, en la voyant évoluer chez elle toute blanche dans de merveilleuses robes d'intérieur plus blanches encore, et cela avec des lenteurs quasi douloureuses, des grâces convalescentes de princesse qui s'ennuie enfermée dans une tour, l'idée me vint à l'esprit de la comparer à Thaïs, la troublante et nostalgique Thaïs d'Anatole France,

Trois hommes emportaient sur leurs épaules Margot, qui se débattait avec des cris de bête qu'on égorge.
(P. 193.)

mais mon emballement était de courte durée. Artonia n'aurait jamais poussé le dégoût des choses de ce monde jusqu'à brûler ses robes et ses bijoux sur un bûcher, et si jamais elle eût quitté Arton, ce n'eût pas été pour ensevelir sa coupable beauté dans un cloître, mais pour suivre un amant plus jeune et ragoûtant, mais néanmoins affligé de bonnes rentes, nous étions bien tranquilles là-dessus.

Les dîners qu'Arton donnait alors à Madrid et que présidait sa maîtresse n'en sont pas moins demeurés dans ma mémoire comme un des signes les plus curieux de ce temps ; la composition en était toujours documentaire, parfois inquiétante. C'étaient, à côté de gens de Bourse plus ou moins compromis, hommes de toutes les besognes à figures d'espèces et d'une impeccable élégance, c'étaient des députés, tournures provinciales ou raideurs doctrinaires, attirés là dans l'antre d'Ali-Baba et des quarante voleurs et ne se croyant encore que chez Circé, les pauvres hères ! puis des ministres venus furtivement sur la promesse de quelques jolis minois (Artonia avait des amies), des directeurs de journaux en mal de subvention, tout cela pêle-mêle avec des reporters

douteux, des renégats du boulangisme et des publicistes équivoques, et, au milieu de toute cette bande, une dizaine d'artistes, des égarés, ceux-là, venus bien moins pour les chèques de Monsieur que pour le chic de Madame, et d'ailleurs invités, imposés par elle à l'humeur de bull de son entreteneur.

C'est dans cet étrange milieu qu'un hasard devait me rendre témoin d'une scène inoubliable, d'un drame muet de conscience que je n'ai d'ailleurs pas oublié : j'en ai les moindres détails demeurés si présents à ma mémoire que je pourrais les mimer presque. C'était en juin 1891, la semaine d'avant ou d'après le Grand-Prix, époque où il est d'usage de se remuer et de mener joyeuse et bruyante vie dans ce monde particulier. Arton avait réuni ce soir-là, dans le grand salon de Madrid, une vingtaine de convives plus recrutés cette fois dans le monde de la haute noce que dans celui de la politique; Artonia en avait elle-même dressé la liste et, à part deux ou trois hommes de Bourse flanqués de leurs maîtresses, toute la haute galanterie avait donné. C'étaient et nos plus beaux fils à papas, les plastrons les plus calamistrés du Paris qui muse et qui s'amuse, et, toutes voiles dehors,

les plus jolies d'entre les habituées de la pelouse d'Auteuil. Toutes, dans les robes légères, mousselines et batistes, qui étaient la mode de ce printemps, affectaient une simplicité ruineuse, tout le luxe réfugié dans la science des dessous, et, coiffées en bandeaux plats avec des physionomies volontairement ingénues, presque virginales, offraient le ragoût piquant, de tout temps apprécié des viveurs, de filles entretenues assaisonnant l'enluminure des teints et des sourires par des yeux frais de pensionnaires.

Mâles et femelles affichaient une correction de langage et de tenue à mettre à l'aise M. Ferdinand Brunetière; avec des femmes moins jeunes et moins jolies, on se serait cru, parole d'honneur, à la *Revue des Deux Mondes;* il y avait autour de la table, côté des hommes, tout autant de profils sémites qu'un soir de réception de Mme Buloz, mais le goût charmant des robes exhibées et la fraîcheur savoureuse des épaules ne permettaient pas de prolonger l'illusion, et l'on se serait cru tout au moins à un dîner d'ambassade, sans l'entrée en coup de vent, vers le second service, d'une demoiselle amie de la maîtresse de céans.

Margot (on peut risquer son petit nom) traversait alors une crise d'argent aggravée par l'abandon d'un entreteneur aimé, chose rare chez ces dames, et, toute intelligente qu'elle fût, peut-être à cause de cette intelligence même, demandait des consolations à la morphine.

Tourbillonnante dans un envol de malines et de tulle rose, extraordinairement pâle sous ses bandeaux d'un châtain roux avec une étrange fixité de ses yeux noirs, elle fit une entrée à sensation, s'excusant à peine d'une voix brève et saccadée de son retard, acclamée par toutes les femmes et curieusement observée par les hommes émoustillés par cette névrose et cette pâleur. Elle s'asseyait avec une raideur d'automate, touchait à peine aux plats, mais vidait coup sur coup trois coupes de champagne et, aussitôt grise, déjà intoxiquée de morphine, avec tout l'égarement du poison dans sa face contractée, elle se levait et, avec une verve endiablée qui ne l'a pas quittée d'ailleurs, prenait à partie tous les convives et, mêlant l'insulte à l'anecdote, l'extravagance à l'ironie et les plus désastreuses histoires, celles qu'on chuchote tout bas, aux inventions les plus invraisemblables, disait

Et s'emparant du bras d'un assez élégant cavalier : « Un quadrille, jetait-elle en se retournant vers l'homme installé au piano.... » (P. 193.)

à chacun son fait et cinglait en plein visage toute cette équivoque compagnie de filles avouées, et de princes du sport, et cela si cruellement qu'une colère sourde finissait par gagner toute la salle et que la crise de nerfs attendue et prévue arrivait juste à temps pour éviter de légitimes représailles.

Trois hommes emportaient sur leurs épaules Margot, qui se débattait, tout à coup déchevelée, avec des cris de bête qu'on égorge ; tout le monde s'était levé, on était heureusement au dessert, et tandis qu'Artonia toute pâle, au désespoir de la scène, s'excusait auprès de ses invités et nous faisait passer dans un petit salon voisin, la valetaille enlevait prestement le couvert, débarrassait en un clin d'œil la salle, où nous rappelait presque immédiatement le prélude d'une valse.

Alors, Artonia : « On m'a promis les Tziganes pour dix heures, je suis désolée, croyez-moi ; sans cette sotte histoire nous serions encore à table » ; et s'emparant du bras d'un assez élégant cavalier : « Non, un quadrille, jetait-elle en se tournant vers l'homme installé au piano, un quadrille et vite un vis-à-vis, je veux m'amuser ce soir. » Et, en femme

surexcitée qui veut absolument distraire son monde en payant de sa personne, elle entraînait son danseur, s'élançait au milieu de la salle et piquait, parmi toutes ces femmes encore figées de stupeur, un épique chahut, une élégante et canaille pyrrhique, comme on n'en voit qu'au bal des canotiers par les beaux soirs de Bougival.

On avait fait cercle autour de la danseuse, et la belle fille surexcitée par les marques d'approbation avait retroussé ses jupes et, pointant son pied droit en l'air, les joues toutes roses, le sang fouetté par le plaisir, tourbillonnait maintenant sur elle-même un délirant cavalier seul.

Tout à coup un cri déchirant traversait l'enfilade des salles, un affreux cri parti du dehors et plus semblable, en effet, à un hurlement de bête qu'à une voix humaine. Toutes les têtes s'étaient instinctivement tournées vers les portes, et Artonia en train de tricoter délicatement des jambes, les dentelles de ses dessous relevées à hauteur des genoux, s'arrêtait avec un brusque : « Bon, la voilà qui gueule encore ! elle ne va donc pas nous foutre la paix, cette charogne », et un si soudain coup de tête en arrière que l'édifice

La belle fille, surexcitée par les marques d'approbation, avait retroussé ses jupes et tourbillonnait sur elle-même. (P. 194).

de sa coiffure s'écroulait, entraîné par le poids de ses cheveux. La belle créature se trouvait enveloppée jusqu'à la taille d'une lourde coulée de soie jaune, luisante et fluide comme de l'eau ; un peigne de diamants fiché dans son chignon suivait les cheveux dans leur chute et Artonia, qui s'était arrêtée aux écoutes, avait le temps de le saisir au vol et, du même geste instinctif arrachant une libellule de pierreries qui la gênait au corsage, elle jetait précipitamment les deux bijoux sur un coin de table ; puis, ramenant ses jupes autour d'elle : « On y va, on y va, gouaillait-elle avec un rire excédé et canaille. Malheur ! est-ce qu'elle va nous embêter comme ça toute la nuit ? J'en ai soupé, moi, des femmes saoules. » Et elle s'élançait, tête baissée, vers la porte où les cris se précisaient, des cris aigus de femme écorchée vive dont l'étranglement faisait mal.

Margot s'offrait le luxe d'une seconde attaque de nerfs, le salon s'était vidé en un clin d'œil, tous les hommes attirés vers la morphinomane par cette curiosité de viveurs blasés, cette espèce de goût malsain et cruel que l'hystérie éveille toujours au cœur de la débauche, les femmes, en vraies connaisseuses du

pourceau humain, inquiètes et à la fois jalouses de leurs amants, leurs amants que cette fille était capable de leur soulever avec ses simagrées de cliente à Charcot, tous en somme émoustillés ou poignés autour de ce spectacle de la Salpêtrière.

Les cris de Margot commençaient, d'ailleurs, à s'étouffer dans une espèce de halètement rauque et, pris d'une tardive pitié, je me levai à mon tour du petit canapé, où je m'avachissais un peu étourdi, surtout écœuré par toute cette scène, et j'allais sortir, plus peut-être pour respirer l'air du dehors que pour aller prendre des nouvelles, quand, au seuil de ce salon où je me croyais resté seul, je m'aperçus que quelqu'un était demeuré et que, dans le désarroi de la sortie d'Artonia, un autre homme avait négligé aussi de le suivre.

L'homme installé au piano, un homme du monde, ma foi, physionomie assez effacée, mais d'une distinction discrète, rencontrée depuis dix ans dans tous les mondes, celui où l'on s'amuse et celui où l'on épouse ; le monsieur toujours prêt à se mettre au piano pour y accompagner la chansonnette en vogue ou y rythmer la valse requise, le monsieur de

toutes les complaisances, que tout le monde connaît et dont personne ne sait exactement l'existence et les ressources, le monsieur dont les femmes disent : « Mon petit un tel, soyez gentil, jouez-nous donc quelque chose ; dont les hommes pensent : « On peut toujours l'avoir, il nous amusera après dîner » et dont les maîtresses de maison pensent : « Un tel, il est précieux, il ne faut pas que je l'oublie. » Le monsieur de toutes les fêtes et de toutes les villégiatures, l'amuseur exquis que l'on retrouve chez les Artonia comme chez les Mme Aubernon, toujours vêtu à la dernière mode, parfumé, lingé comme un dandy de Londres, sans fortune connue, mais affichant presque du luxe, personnage un peu vague peut-être, parfois même un peu trouble, et dont il serait gênant d'approfondir la vie ; glissez mortels, n'appuyez pas.

Il n'avait pas, lui non plus, quitté le salon, mais il avait quitté le piano et, debout, appuyé des deux mains en arrière sur le bord d'une table, il regardait indolemment du côté de la porte, attentif en apparence au bruit soulevé par la crise de Margot ; mais sous ses paupières à demi baissées c'est mon regard que ses yeux singulièrement aiguisés épiaient ; ils luisaient

comme une lame de couteau entre le grillage des cils, et c'est le froid de ses prunelles d'acier senti tout à coup près du cœur, qui me clouait malgré moi sur le seuil.

Je m'arrêtais à mon tour pour dévisager de X... et m'apercevais que la table au bord de laquelle il s'appuyait était justement celle où Artonia avait posé ses bijoux, la libellule de pierreries et le peigne ; un hasard imprévu en éteignait alors les feux, de X... avait posé dessus son chapeau claque.

La coiffe de satin blanc timbrée d'un tortil de baron s'étalait à plat sur la table, dérobant aux yeux une valeur d'au moins quinze à vingt mille francs, saphirs, émeraudes et rubis de la broche et diamants du peigne, et, tout en se jouant, le pianiste mondain appuyait des deux mains sur le claque, le dos tourné aux objets qu'il tenait cachés... oh ! par inadvertance et sans le savoir... et m'observait toujours de son regard oblique, devenu seulement un peu plus pâle avec des petites gouttes de sueur en perles sur les tempes.

Avais-je vu ou n'avais-je pas vu ? Telle était évidemment la question qu'il se posait. Un doute me

restait encore et, poigné soudain d'une passionnée curiosité pour ce drame de conscience, je m'arrêtais négligemment dans l'embrasure de la porte et j'allumais une cigarette, mais sans quitter de X... de l'œil. Il se passa là deux inoubliables minutes, deux minutes de gêne et de malaise croissant dans une atmosphère de cauchemar et dans quel épouvantable silence ! Puis soudain, comme si rien n'était, mon pianiste se détachait de la table, où il semblait rivé, et, tout en s'éventant avec son chapeau claque, se dirigeait vers moi et, avec un sourire : « Du feu, vous permettez ? » Et quand il eut allumé sa cigarette à la mienne : « Quelle température ! On se croirait à Biskra, vous connaissez Biskra ? Il n'y a rien d'étonnant que Mademoiselle de *** se soit trouvée indisposée, on serait malade à moins. » Il s'épongeait maintenant le front avec son mouchoir, se servait de son chapeau comme d'un éventail, et tout un masque d'amabilité grimaçait sur son visage demeuré tout pâle et son dos s'arrondissait et sa bouche souriait, mais ses yeux ne pouvaient mentir, ils couvaient toujours, sous de rapides battements de paupières, les bijoux restés là-bas dans le salon.

Je ne m'étais pas trompé !

Arton rentrait à ce moment en coup de vent et, après un bref coup d'œil jeté dans le salon désert : « Mais on ne danse plus, c'est désolant, il n'y a plus personne. Mon petit X..., soyez gentil. » Et il avait, lui aussi, la phrase banale et consacrée : « Je vous en prie, mettez-vous au piano, rappelez-nous ces dames » ; et comme nous croyions devoir nous informer de Margot : « C'est passé, elle pleure maintenant ; on vient de faire atteler et Suzy va la mettre en voiture ; c'est ce que nous aurions dû faire depuis longtemps. — En effet. — Mais on ne saurait penser à tout. Ah ! voilà les tziganes ! enfin ! Inutile de vous fatiguer, mon petit. » Et amical, presque caressant pour le pianiste homme du monde, Arton s'effaçait pour laisser entrer une demi-douzaine de dolmans et de kolbachs hongrois amenés par un maître d'hôtel. « Installez-les, je vous les laisse, je vais chercher mon monde. » Alors moi, d'une voix que j'aurais voulu plus ferme et dont je sentais monter le tremblement: « Mon cher ami, faisais-je à ce juif d'Arton, à mon tour presque caressant, ne laissez donc pas les bijoux de Suzy sur cette table, montez-les chez vous, cela

La table au bord de laquelle il s'appuyait, était justement celle où Artonia avait posé ses bijoux. (P. 200.)

peut tenter quelqu'un. Il y a ces Bohémiens, les servants, les garçons, c'est la bouteille à l'encre, une maison comme celle-ci. — Mais comment donc, cette Suzy est si folle ! » Et quand il se fut emparé du peigne et de la broche, émeraudes et rubis : « C'est qu'il y en a pour trente mille francs, un morceau de pain, comme vous voyez. — Non, une aubaine, insistai-je en souriant. — Encore une fois, merci.

— Comment ! elle avait laissé ses bijoux ici ? En effet, on n'est pas plus imprudente. » Et avec un effarement, cette fois parfaitement joué, de X... se penchait curieusement du côté de la table où pendant cinq minutes il avait tenu entre ses mains ces trente mille francs de pierreries et de diamants.

De X... n'a d'ailleurs jamais été cité ni compromis dans les affaires et les scandales qui éclatèrent depuis.

DOLMANCÉ

DOLMANCÉ

« Sadique, sadique, on croit avoir tout dit quand on a épinglé cette épithète au dos du premier maniaque... je veux dire du dernier maniaque venu... Parole d'honneur, c'est à hausser les épaules ou à se tordre ? » Et d'un coup de pouce étalant sur la table le jeu de cartes qu'il était en train de battre : « Les Anglais sont autrement forts que nous sur ce chapitre » et les lèvres tirées par un équivoque sourire, notre hôte Gérard Asseline continuait à échelonner sur le tapis vert les rois de cœur et les as de pique de sa réussite solitaire.

Dehors le vent soufflait en bourrasque et la mer striée d'écume, à la fois verte et blanche sous un ciel couleur d'écaille d'huîtres, se démenait avec un bruit sourd entre les deux hautes falaises toutes ruisselantes de pluie : il pleuvait depuis le matin, il avait plu encore la veille et, retenus à la villa des Saules par de

torrentielles ondées d'équinoxe, voilà deux jours que nous nous cantonnions désespérément, mélancoliquement, essayant de tuer le temps et de tromper notre ennui par de successives parties de baccarat, dans le grand hall, transformé en salon de jeu, de la villa.

L'heure du courrier apportait seule une diversion à la monotonie de nos occupations, jetant au milieu de notre lassitude l'imprévu des lettres particulières et les racontars plus ou moins frelatés des journaux. Or, le courrier venait d'arriver : comme la veille, avides de nouvelles, nous avions déployé fièvreusement les feuilles, tandis qu'Asseline assez indifférent tentait une illusoire patience avec les cartes du baccarat soudain abandonné.

Georges Moor, Jacques de Tracy et moi, préoccupés de l'affaire Bloch, venions avec un ensemble touchant d'en lire le jugement et c'est ce jugement que nous discutions à voix haute, d'une extrémité du hall à l'autre, des divans respectifs où nous nous étions étendus, et c'est cette discussion, malgré nous passionnée et toute d'indignations frémissantes, que le flegme indolent d'Asseline venait de doucher de toute la froideur de sa phrase railleuse.

« Les Anglais sont autrement forts que nous sur ce chapitre. » Mais, comment rendre le geste fatigué de notre hôte et le dédain somnolent de sa voix.

Et, comme nous nous récrions tous, trop heureux et flattés, disions-nous, de céder là-dessus la supériorité aux sujets de sa gracieuse majesté.

Vous avez tous lu *la Faustin*, poursuivait tranquillement Asseline, question à laquelle Charles Moor, ayant répondu par un vibrant : « Ah ça, pour qui nous prends-tu donc ! » Asseline avait un mystérieux sourire et, tout en arrangeant ses cartes :

— Et vous vous souvenez tous de l'honorable lord Selwyn, l'inquiétant et fuyant personnage de la fin du volume, et du scandale soulevé, lors de l'apparition du livre, autour de ce nom !

Nous nous étions tus tous les quatre, ne sachant où voulait en venir Asseline ; lui s'était levé, était allé à sa bibliothèque, et prenant dans un rayon une merveilleuse reliure en peau de truie, feuilletait une minute, et d'une voix devenue mordante, il lisait maintenant, détachait et mettait en valeur tous les mots, l'épaule accotée à l'angle de la bibliothèque.

— Au fond, décidément, qu'est-ce votre ami Selwyn ?

Lord Annandale, occupé à allumer son cigare, en tira lentement une bouffée, regarda sa maîtresse en plein visage, et dit :

— Georges Selwyn... c'est un sadique.

Et sur une muette interrogation des yeux de Faustin, il ajouta :

— Oui, un homme aux amours... aux appétits des sens déréglés, maladifs... Mais qu'est-ce que vous..., qu'est-ce que nous fait sa vie ?

Et il se mit à se promener dans le salon en laissant tomber de sa bouche :

— Une grande... une très grande intelligence... un savoir immense et un vieil ami de jeunesse.

Et puis, là-dessus, un silence.

— Sortez-vous aujourd'hui, Juliette ? fit-il au bout de quelques instants.

— Non !

Sur ce non, lord Annandale se dirigea vers les écuries.

Et avec un bruit mat Asseline refermait le livre de M. de Goncourt. Le charme évocatoire de ces quel-

ques lignes lues à voix haute avait opéré. Nous avions tous maintenant présent à la mémoire, et dans les moindres détails, le louche et mystérieux ami de lord Annandale : nous revoyions tous et la fleur rose de sa boutonnière à la queue baignant dans un flacon plat caché sous le revers de l'habit, et son front d'hydrocéphale et sa figure de vieille femme, jusqu'à ses vêtements prétentieux et tachés et ses mains desséchées se terminant aux deux petits doigts par deux ongles enfermés à la chinoise dans un étui de métal.

Entre temps, la pluie avait cessé de tomber et par la large baie window de l'atelier, la plage, tout à coup baignée de soleil entre la double avancée des falaises, celle d'amont et celle d'aval, apparut lumineuse et comme transparente dans le brusque bleuissement du large !

— Et dire que dans ce décor d'opéra comique, ricanait notre hôte et lecteur Asseline, on est parfaitement exposé à croiser le spectre à demi rassurant de l'honorable Georges Selwyn !

— Comment ici, à Étretat même, entre la silhouette autrefois romantique d'Hamlet Faure et le vivant souvenir de Guy de Maupassant ?

— Mais oui, mais oui, persiflait Asseline avec un clignement d'yeux à mon adresse, il y a quelque trente ans, un homme d'allures étranges venait s'établir à Étretat, pas l'Étretat d'aujourd'hui, où les femmes se baignent en bas de soie de couleur, mais Étretat simple hameau de pêcheurs, des masures et des vergers ; et c'est dans une vraie chaumière à toit de chaume, au beau milieu d'un préau de pommiers que s'installait notre inconnu. Mais devant les yeux s'étendaient l'horizon que voici et tout à l'entour de profonde cavées, les chemins creux ombragés et toujours frais, même au moment de la canicule, que forment les hauts talus, plantés de hêtres et de frênes, de ce pays.

« En pleine verdure, comme je suis ici, à mivallée et déjà loin de la mer, une vraie retraite d'artiste ou de grand seigneur épris de solitude.

« Aucun changement ne fut opéré par le nouveau propriétaire, l'extérieur de la chaumière demeura le même... seulement à l'intérieur s'épanouit, dit-on, un luxe d'ameublements et de tentures bizarre, luxe de sorcellerie ou tout au moins d'hystérie pure. On n'en parlait d'ailleurs que d'après les furtifs regards

coulés par les fenêtres ouvertes, car personne dans le pays, pas même les fournisseurs, ne pénétrait dans *Dolmancé*; *Dolmancé*, le nom désormais inscrit en lettres noires sur la porte charretière de ce lieu de mystère. *Dolmancé*, j'abandonne à vos appréciations, Messieurs, le choix de ce nom pour une villégiature; nous avons tous lu ou du moins essayé de lire l'œuvre du divin Marquis.

« C'était, paraît-il, entre autres merveilles, dans une longue, étroite et haute pièce tendue de soie violâtre, un squelette d'enfant ailé, comme un Eros, au crâne ceint de myrthe, voilé de gaze noire et ricanant, debout, au milieu d'un taillis de lauriers roses en fleurs. Dans une autre salle, celle-ci nue comme une allée de catacombes, un buste de bronze vert aux yeux d'argent bruni incrustés d'une émeraude, tête de femme Renaissance aux regards de pierreries, émergeait d'un flot de clair brocart et de bruissantes étoffes avec, sur le front, un hennin.

« Ailleurs, une cire peinte aux yeux inanimés, aux lèvres entr'ouvertes, chef de sainte décapitée, saignait accrochée à la muraille au-dessus d'un large bassin de cuivre débordant de lys rouges, comme d'une floraison

de sang ; autre part enfin, un grand portrait de femme, qu'on eut dit du Vinci, vous offrait l'énigme de son sourire au fond d'un vieux cadre d'argent bossué de fruits d'agate et de raisins d'onyx. Et, partout, des voiles de gaze jetés compliquant les êtres et les objets de trouble et de mystère, puis dans des vases de forme hiératique une éternelle veillée de fleurs hostiles et symboliques, des liliums, des anthuriums et des orchidées, toute une flore méchante, posée, comme une offrande, au pied de chaque idole..., tout un intérieur empreint d'un mysticisme sombre à la fois catholique et païen, installation de fou ou de vieux Coppelius entrevue à de rares intervalles par l'entrebâillement des vitraux émaillés de devises archaïques sur fond d'azur glauque sablé d'or.

« Et dans le logis personne..., personne autre que l'homme aux allures étranges, promenant ses épaules voûtées et sa ricanante figure de vieille derrière la haie vive du préau. Cependant parfois deux êtres de rêve ou de cauchemar, tout au moins aussi inquiétants que leur maître, un enfant et une guenon.

« Une grimaçante et minaudière guenon, presque féminine de coquetteries et d'attitudes, presqu'hu-

Devant les yeux, s'étendaient l'horizon que voici, les chemins creux ombragés et toujours frais.
(P. 214.)

maine de laideur et toujours blottie dans le clair-obscur des pièces somptueuses dans quelque pose énamourée.

« Au cou un collier de métal bossué de turquoises, des bracelets autour de ses petites mains noires, une vraie macaque aux allures d'infante et, comme une infante, sachant au besoin porter la robe espagnole et bouffante et jouerde l'éventail.

« Quant à l'enfant, une merveille de beauté, un vrai page de Memling, quatorze ou quinze ans au plus, un de ces boys, comme l'Irlande seule en produit, aux yeux bleus flore, aux cheveux clairs nimbant le front d'un reflet de soie, le régal de chairs blondes et fraîches..., mais vivant là solitaire et farouche, plus invisible encore que la coquette guenon, comme dérobé avec un soin jaloux, caché à tout regard, l'air d'un Ariel captif ou d'un jeune prince envoûté de légende.

« Tout a été depuis supposé, imaginé et dit sur le trio... Mais alors la guenon constellée de bijoux et minaudant, affublée de craquantes étoffes, indignait surtout l'opinion des campagnes ; les paysans ont des chèvres et un érudit du lieu cita à l'appui du Balzac. *Une Passion dans le désert.*

« La vérité dans tout ceci ?

« Une nuit la chaumière de *Dolmance*, ordinairement murée de silence, s'emplissait de vacarme et de cris : c'était des jurons exaspérés, des voix de colère, des sanglots et des plaintes, puis un bruit de dispute et des appels déchirants, puis un grognement rauque, un râle... Tout le village, une angoisse à la gorge, avait passé cette nuit-là, debout, les fenêtres ouvertes, le cou tendu dans la direction de *Dolmancé*.

« Le lendemain, le menuisier du pays était mandé à la chaumière ; il recevait du propriétaire la commande d'un cercueil d'enfant en cœur de chêne et, le cercueil livré, payé le double de son prix, trois jours après, la chaumière était fermée, volets clos, porte condamnée et l'honorable disparu... Une chaise de poste était venue le prendre dans la nuit.

« Quant au Memling et à la guenon, depuis la nuit des plaintes et des appels, personne ne les avait revus ! Pour qui le cercueil ? pour l'enfant blond ? pour la macaque ? Mystère ! Un crime à n'en pas douter avait été commis. On a parlé longtemps de jalousie et de vengeance ! Quels liens pouvaient unir entre eux ces

trois êtres bizarres ! Quel caprice sinistre avait bien pu les désunir !

— Un conte d'Hoffmann, concluait de Tracy.

— Ou une farce à la Vivier, insinuait Georges Moor : Londres est le pays du *fun*. Le *fun*, la farce à froid, sinistre, exaspérante, l'Angleterre est la patrie de ces gaietés affilées et coupantes comme l'acier : l'honorable Georges Selwyn n'était peut-être qu'un mystificateur macabre, ayant pioché son Swift et son Poë.

— Toujours est-il, reprenait Asseline, que deux mois après une voiture de déménagement venait emporter le mobilier de *Dolmancé*, le nom du domaine disparaissait de la porte charretière et la masure, le pré et le verger, tout était mis en vente chez Me Récipon, notaire à Criquetot, où mon père s'en rendait acquéreur... La villa des Saules est l'ancien *Dolmancé* ; vous êtes, mes amis, sur les lieux du Mystère... »

Nous regardions tous Asseline dans les yeux ; il avait repris tranquillement place à la table de jeu ; la pluie retombait de plus belle et les grands hêtres du jardin, secoués par la bourrasque, courbaient éperdûment leurs cimes bruissantes.

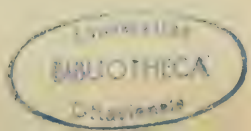

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Le Prince Pietaposa :

CHAPITRE I. — Un soir au musée Hall..... .. 11

— II. — Une nuit chez Durand..... 26

— III. — Coups nuls..... 38

— IV. — Naufrage au pas..... 54

Un maître Queux... 81

Celui qu'on aime..... . 111

Jones Aïssé..... 145

Dernier Amour..... 163

Chez Artonia..... 179

Dolmancé..... 209

COLLECTION "EXCELSIOR

Format 145 × 190

Volumes illustrés par la **Photographie d'après nature**, imprimés sur papier couché de luxe, sous couverture illustrée.

Prix, broché..... **3** fr. **50**
— reliure souple..... **5** francs.

PIERRE GUÉDY.....	**Amoureuse Trinité.**
—	**Dernier Amant.**
E. LEPELLETIER ET C. ROCHEL.....	**Les Amours de don Juan.**
ARMAND SILVESTRE.....	**Arlette.**
PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.....	**Poste des Neiges.**
GEORGES BEAUME.....	**Pauline ou les Amours d'une Fille de ferme.**
ANDRÉ THEURIET, de l'Acad. franç.	**Petite Dernière.**
JEAN RAMEAU.....	**Champion de Cythère.**
HUGUES REBELL.....	**La Brocanteuse d'amours.**
GORON, ancien chef de la Sûreté..	**Le Crime de la rue de Javel.**
RENÉ MAIZEROY.....	**Chair en joie, Cœur en peine.**
—	**Amuseuse.**
—	**Chérissime.**
—	**Les Jeux de l'amour.**
—	**Poupée de Joie.**
GYP.....	**Totote.**
—	**Balancez vos Dames.**
—	**La Fée.**

COLLECTION PARISIENNE

Format 120 × 185

Volumes illustrés par la photographie, contenant 8 hors texte et 1 couverture en phototypie.

Prix, broché..... **3** francs.
— reliure souple... ..... **4** fr. **50**

PIERRE GUÉDY.....	**La Bague brisée.**
LAVEDAN, de l'Académie française.	**Le Carnet d'un petit Châtelain.**
PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.....	**Vers la lumière.**

Gustave GEFFROY

LES MUSÉES D'EUROPE

Le Louvre

Un superbe volume relié avec fer spécial de

G. AURIOL

Contenant 57 planches hors texte
tirées en phototypie

ET

114 ILLUSTRATIONS DANS LE TEXTE

Prix : 20 francs

Le volume broché. . . . . . **15** *fr.*

COLLECTION "LA VOIE MERVEILLEUSE"

Format 135 × 165

Volumes illustrés par la **Photographie d'après nature**, imprimés sur papier couché de luxe, sous couverture illustrée.

Prix, broché..... **2 fr. 50**
— relié..... **4** francs.

Armand Silvestre.....	**Orfa.**
Pierre Guédy.....	**L'Heure bleue.**
Carmen Sylva.....	**Le Hêtre rouge.**
Catulle Mendès.....	**Bêtes roses.**
André Theuriet, de l'Acad. franç.	**Frida.**
— —	**Bouquet de chèvrefeuilles.**
Gyp.....	**L'Entrevue.**
—	**Martinette.**
René Maizeroy.....	**Au bord du lit.**
Jean Lorrain.....	**La Dame turque.**
—	**Vingt Femmes.**
—	**Sensualité amoureuse.**
Georges Beaume.....	**Petite Vénus.**

COLLECTION MODERNE

Le volume illustré, broché : 2 50

Rodolphe Darzens..... **Amour de Clown.**

COLLECTION NILSSON

Format 145 × 190

Cette collection, richement illustrée de planches en couleurs, ne comprendra que des chefs-d'œuvre pouvant être mis entre toutes les mains.

Le volume, broché..... **3 fr. 50**
— relié..... **5** francs.

Lord Lytton. — **Les Derniers Jours de Pompéi**, illustré de 40 aquarelles dans le texte et hors texte.

JOHN GRAND-CARTERET

Le Décolleté et le Retroussé

4 Siècles de Gauloiserie

1500-1870

8 Fascicules à 75 cent.

Format 25 × 32

Chaque fascicule comprend, sous couverture en couleurs, 16 pages, environ 45 images, 2 pages coloriées.

L'ouvrage complet, relié avec fer spécial de F. Fau :

8 Francs

C'est l'histoire du Décolleté et du Retroussé par l'imagerie galante.

La contemplation, par des estampes particulièrement recherchées, de scènes croustillantes, égrillardes et grivoises.

Soigneusement triées et uniquement dans un but de documentation, les gravures reproduites, véritables pièces à conviction, répondent à deux formes de pensées, à deux idées maîtresses :

Ici, le léger par les détails du sujet, par l'image.

Là, le croustillant par la légende ; la science des sous-entendus.

Ici, les images à grande portée humaine, on pourrait presque dire à tendance philosophique. Là, les images aux intentions nettement grivoises, aux scènes amoureusement polissonnes.

La diversité dans l'identité !

OUVRAGES DIVERS

Volumes illustrés

Ménélik et Nous (Hugues Le Roux), broché..... 10 »
— (—) relié avec fer spécial..... 15 »
e Baiser d'une Esclave (Hugues Rebell), orné d'illustrations photographiques et de hors texte dessinés par Lobel Riche.
e Péché (Georges Beaume), orné de 30 planches en couleurs, dessinées par Georges Roux..... 3 50
es Tard-Venus (Pierre Veber), orné de planches en couleurs dessinées par Lobel Riche.
es Chevaliers de la Croix (Henryk Sienkiewicz), orné de planches en couleurs dessinées par Lobel Riche..... 3 50
ncyclopédie amoureuse (ill. par la photographie), broché.... 3 50
— — — reliure souple. 5 »
es Alpins (Henri Segond) volume richement illustré..... 3 50
e Guide des plaisirs à Paris (nouv. édit.). 1 volume cart..... 2 50
'Art de choisir sa femme d'après la physionomie (Sar Peladan). 3 50
a Dame au loup noir (Prosper Manin)..... 3 »
'Amant des Veuves (—)..... 1 25
andits et Policiers (Ch. Quinel)..... 2 »
'Amuseur à la Mer et à la Campagne..... 1 50
ventures d'un Enfant de Paris au Transvaal. 3 volumes reliés. 5 »

Volumes non illustrés

arie-Eve (Pierre Guédy)..... 3 50
tilina (Henrik Ibsen)..... 3 50
me Inger à Ostraat (Henrik Ibsen)..... 3 50
rusalem. En Dalécarlie (Selma Lagerlöf)..... 3 50
apoléon Ier en Russie (Vassili Verestchagin)..... 3 »
Dernier des Athéniens (Victor Rydberg)..... 3 50
Pays de l'Espionnage. Les Sultans Mourad V et Abd-ul-Hamid II (P. de Régla), volume orné de plusieurs portraits.. 3 50
Art du bien manger (Richardin), cartonné toile..... 4 »
issons américaines (156 recettes faciles)..... 1 50
uvelles Scandinaves (traduites par Jean de Néthy. — Lettre-Préface d'Emile Zola)..... 3 50

CORBEIL. — IMPRIMERIE ÉD. CRÉTÉ.

209

1236 X2 c

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002825148b
CT 119 .D89 1903
DUVAL, PAUL ALEXANDRE
QUELQUES HOMMES.

U D / UP OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 01 05 01 03 0